

Chapitre premier : les mésaventures d'une statue

Un calme plat régnait sur le Commissariat Central de Saint-Serment-des-Olets.

C'était le genre de calme que tout apparente à un sommeil léthargique, et qui, bien que bénéfique (parce que reposant) au début, génère bien vite un ennui mortel.

Les agents vaquaient à leurs occupations respectives dans un état de demi-éveil, attendant avec espoir qu'on leur amenât quelque dossier à classer, quelque délinquant à arrêter, n'importe quoi pourvu que ce morne calme pût en être troublé.

Dans le bureau du commissaire, par contre, la situation était tout sauf calme, et si l'agitation ne s'était pas encore répandue dans tout le commissariat, c'est que toute sa population savait pertinemment qu'on ne dérangeait pas le Chef quand elle était dans cet état-là.

La commissaire Annie Mallier cherchait un dossier. Occupation toute naturelle, me direz-vous. Mais qui peut durer longtemps, pourvu que le dossier soit bien caché. Et apparemment, celui-ci l'était. Et la commissaire Mallier, toute charmante et sympathique qu'elle fût, n'avait jamais fait montre d'une immense patience.

« Mais nom d'un chien, je l'avais mis dans ce tiroir, j'en jurerais ! Il n'a quand même pas disparu ! soliloquait-elle en fouillant avec vigueur dans le tiroir en question. Où peut-il être, bon sang de bonsoir ? On ne me l'a tout de même pas vol... (elle s'interrompit, soudain prise d'un horrible doute) Quoique... »

Elle pivota brusquement sur ses talons et ce qu'elle vit confirma sa pensée. Avachi dans un confortable fauteuil du bureau du commissaire, un jeune individu à la tenue décontractée était plongé dans la lecture du classeur recherché, et il paraissait y trouver un intérêt certain.

« Maximilien Délit ! hurla la commissaire furieuse. Indécrottable kleptomane ! Qu'est-ce que vous faites ici, et avec *mon* dossier, de surcroît ?

- Je vous signale, répondit Maximilien avec aplomb, sans même relever la tête, que ce dossier me concerne et que si je n'ai plus le droit de lire les dossiers qui me concernent, eh bien, où allons-nous ?

- Je vous avais mis en cellule ! Qu'est-ce que vous faites dehors ?

- Si vous aviez déjà été, comme moi, dans une cellule de commissariat, vous sauriez que ce ne sont pas là des endroits très agréables. C'est pourquoi j'ai préféré aller prendre un peu l'air. Remarquez que je ne m'évade pas, puisque je reste dans le commissariat. Et puisque je ne m'évade pas, vous n'avez pas de souci à vous faire à mon sujet.

- Vous êtes en garde à vue et vous êtes censé y rester tant que je ne vous libère pas ! A quoi servent les cellules si les prisonniers vont se promener où ils le désirent ? Vous allez me faire le plaisir de réintégrer votre cellule tout de suite et de cesser de vous évader sans arrêt !

- Je ne m'évade pas, vous ai-je dit. Mais puisque cela vous fait plaisir, j'y retourne... à bientôt ! »

Il rendit son dossier à Annie désespérée, se leva et quitta la pièce. La jeune femme se laissa tomber dans le fauteuil. Ce Maximilien Délit la déconcertait complètement. Oh, elle n'avait aucun doute qu'il retournerait en prison comme il l'avait dit; mais seulement, combien de temps y resterait-il ? En plus d'être un pickpocket chevronné, capable de subtiliser n'importe quoi à n'importe qui sans que personne ne s'en aperçoive, il s'était fait une spécialité des évasions en tout genre et il était absolument impossible de le retenir enfermé longtemps. Annie n'avait pas encore compris par quel miracle ses agents avaient réussi à l'arrêter, et elle ignorait également pourquoi, même en quittant sa cellule pour un oui ou pour un non, il s'obstinait à rester dans le commissariat alors qu'il lui eût été aisé d'en sortir et de disparaître au loin. Peut-être tenait-il, même s'il préférait le faire dans des conditions plus agréables, à purger sa peine comme un honnête citoyen - qu'il n'était pas...

Plongée dans ses réflexions, Annie n'avait pas entendu frapper à la porte ; ce n'est qu'après maints toc-toc qu'elle se rendit compte que quelqu'un désirait entrer dans son bureau. Espérant que ce ne fût pas encore Maximilien, elle dit d'une voix lasse :

« Entrez ! »

L'agent Jean d'Arme (matricule 33) entra, accompagné d'une blondinette d'une douzaine d'années.

« Mademoiselle le commissaire ? Je vous amène cette jeune fille, qui a trouvé dans la rue un objet que j'ai jugé préférable de vous montrer.

- Il y a les Objets Trouvés pour cela, dit Annie.

- Oui, mais ce... ce truc m'a l'air précieux, en or ou quelque chose comme ça. Alors je me suis dit que...

- Bon, bon, ça va, coupa Annie. Ton nom, petite ?

- Estaline Moulin, monsieur le commissaire... heu, madame le commissaire...

- *Mademoiselle* la commissaire, s'il te plaît, dit Annie avec froideur.

- Oh pardon, mons... madem... mad... commissaire.

- Bon, bon. Passons. Fais voir l'objet ? »

Estaline tendit à Annie une sorte de statuette à figure vaguement humaine, pourvue d'une tête en forme de poire et dont les jambes étaient rempalcées par une base à peu près circulaire. Les bras de la statuette, qui étaient larges et plats, s'élançaient en avant du corps, et les mains se rejoignaient. La chose était sans doute en or massif, et les yeux semblaient des rubis. Annie, qui avait d'abord considéré l'affaire avec le mépris naturel de celle qui a d'autres chats à fouetter, commença à s'intéresser à cette statuette. (Estaline, elle, ne pipait mot, attendant de savoir ce que pensait la commissaire Mallier de sa trouvaille.)

Annie proposa à Estaline de s'asseoir dans le fauteuil et la prévint qu'elle allait devoir lui poser quelques questions. Heureuse de voir que l'on faisait quelque cas de sa découverte, Estaline s'exécuta.

« D'abord, commença Annie, où as-tu trouvé cette statue ?

- Au coin de la rue en sortant de chez moi, mademoiselle la commissaire. A mon avis, c'est quelqu'un qui l'a perdu en passant par là.

- Et tu n'as aucune idée de ce que c'est ?

- Aucune !

- Moi, je crois le savoir », dit une voix qui venait des alentours de la porte du bureau.

Annie et Estaline se retournèrent prestement, et aperçurent Maximilien Délit, adossé au mur, et tenant dans ses mains la statuette qu'il examinait avec attention.

Annie jeta un regard surpris à ses propres mains, qui serraient la statue un instant auparavant. Estaline restait admirative devant cet étonnant tour de passe-passe.

Mais Annie ne partageait pas ce sentiment.

« Vous êtes un incorrigible voleur ! Que faites-vous ici ?

- Je suis ici justement parce que je suis un incorrigible voleur, répondit Maximilien sans cesser de regarder la statuette.

- ne faites pas semblant de ne pas comprendre ! Je veux dire ici, dans cette pièce ! Combien de temps êtes-vous resté dans votre cellule ?

- Je dirais cinq bonnes minutes, mais je peux me tromper...

Annie se tut. Elle ne savait pas quoi répondre. Elle s'adressa finalement à Estaline, qui paraissait ne pas comprendre grand-chose à cette affaire :

« Ma petite Estaline, je te présente Maximilien Délit qui exerce le métier de... heu... de...

- Voleur professionnel, vous pouvez le dire, Annie, continua Maximilien avec un sourire. Et retenu dans ce commissariat pour des raisons que l'on devine.

- Voilà, c'est cela... et appelez-moi mademoiselle la commissaire comme tout le monde ! Ce n'est pas parce que vous me voyez souvent ces temps-ci que vous pouvez vous permettre de telles familiarités ! Et rendez-moi cette statue !

- Heu, s'il vous plaît, mademoiselle, osa Estaline en levant le doigt comme en classe, je crois que monsieur Délit avait dit qu'il savait peut-être ce que c'était que cette statue, justement.

- Ah, oui, c'est juste... fit Annie ; où avais-je la tête ? Et qu'est-ce que c'est, à votre avis, Maximilien ?

- Appelez-moi Monsieur Délit, d'abord ! ce n'est pas parce que vous me voyez souvent ces temps-ci que vous pouvez vous permettre de telles familiarités ! Enfin, je ne suis pas rancunier, *moi*, et je vais passer sur ces petits détails. Et puisque vous me le demandez, je vais consentir à vous faire profiter de ma science. A mon avis, ou je me trompe fort , ou nous avons l'honneur d'être en présence d'une authentique statuette jhetupûrienne du XIV^{ième} siècle ou antérieure.

- Une statuette quoi ? répéta Annie, ignorant totalement de quoi il s'agissait.

- Le Jhetupûr, mademoiselle la commissaire, expliqua Maximilien, est un petit pays d'Asie, gouverné à l'heure actuelle par la princesse Amida, troisième du nom. Voulez-vous en savoir plus ?

- Ca alors ! Vous en savez des choses pour un malfaiteur ! s'écria Estaline admirative. Enfin, sauf votre respect, bien sûr...

- C'est depuis qu'il a cambriolé la bibliothèque municipale, fit Annie avec une moue sarcastique. Et tu n'as absolument aucune raison de le respecter, Estaline.

- C'est vrai que je ne suis pas respectable, confirma Maximilien avec une ironie qui dissimulait mal une pointe de dépit. Mais passons. A-t-on encore besoin de moi ici, ou puis-je me retirer dans mes appartements ?

- Non, restez, dit Annie. De toute façon, si je vous remets en prison, vous en sortirez aussitôt, et puis apparemment, vous savez plus de choses que nous sur le sujet. »

C'est alors qu'on frappa de nouveau à la porte.

« Qu'est-ce que c'est encore ? s'écria Annie, visiblement en colère. Décidément, ça n'arrête pas aujourd'hui ! Bon, entrez ! »

La porte s'ouvrit, manquant d'assommer Maximilien qui se tenait toujours derrière, et Jean d'Arme entra, accompagné cette fois d'un garçon de l'âge d'Estaline. En fait, Estaline le connaissait bien pour être un de ses camarades de classe. Il se nommait Julien-Norbert de l'Orangerie, Ju d'Orange pour les amis, et passait généralement dans les cours de récréation pour être le petit ami d'Estaline, qui s'en défendait ardemment, sauf bien sûr lorsque cette rumeur servait ses intérêts personnels.

« Tiens, Lili ? fit-il en entrant dans la pièce. (Parfois, il se permettait avec Estaline certaines familiarités) Qu'est-ce que tu fais ici ?

- Je t'expliquerai. Et toi ?

- Moi, il m'est arrivé une chose inadmissible et je dois tout de suite en référer à l'autorité ! C'est grave !

- Allons bon... et qu'est-ce que c'est ? demanda Annie en s'approchant.

- On m'a honteusement dérobé ma bicyclette à la faveur de la nuit ! cria Julien, qui semblait penser réellement que cette affaire était de la plus haute importance.

- Un vol ? fit la commissaire. Maximilien ! Ce n'est pas vous, au moins ?

- Moi ? répondit l'accusé d'un ton théâtral. Vous m'offensez, mademoiselle la commissaire ! Comment l'aurais-je pu ? Je vous rappelle que je n'ai pas quitté votre commissariat depuis hier !

- Bon, bon, je vous crois, on va mener une enquête. Toi, ton nom ?

- Julien-Norbert de l'Orangerie, mademoiselle la commissaire, répondit Julien.

- L'Orangerie ? intervint Maximilien d'un air rêveur. Une des plus anciennes et des plus nobles familles de la région ! Une maison magnifique ! Et des argenteries... de toute beauté !

- Heu ? fit Julien d'une ton surpris. Comment le savez-vous ?

Maximilien prit un air gêné et ne répondit rien. Mais Annie pensait, elle, savoir comment Maximilien était au courant de ceci : elle avait en effet enregistré récemment une plainte pour cambriolage, au nom du comte Charles de l'Orangerie. Mais elle préféra ne rien dire et revenir à Julien. Celui-ci, assez surpris de l'atmosphère de ce commissariat, jetait un regard interrogateur dans la direction d'Estaline. Laquelle jugea préférable de donner quelques renseignements à son ami.

« Julien, dit-elle, je te présente la commissaire Annie Mallier, et Maximilien Délit, malfaiteur de son état, et pas respectable, à ce qu'il paraît.

- Enchanté, dit Julien, ne voyant pas quoi répondre d'autre. Et pour mon vélo, alors ? »

Si Annie avait l'intention de lui répondre (ce dont on peut douter), elle en fut empêchée par l'entrée en trombe du policier Jean d'Arme essoufflé et affolé.

- Encore vous, 33 ? s'exclama Annie. Et vous ne frappez même plus avant d'entrer, maintenant ?

- C'est que, mademoiselle la commissaire, haleta l'agent de police, je n'y ai pas pensé. Il se passe des choses bizarres dehors !

- Dehors ? répéta Annie. Montrez-moi cela !

- D'accord... venez vite ! »

Annie se précipita derrière l'agent d'Arme, sans remarquer qu'Estaline et Julien la suivaient discrètement pour voir de quoi il s'agissait. Et ceux-ci ne s'aperçurent pas que Maximilien, curieux de nature, les talonnait.

Arrivée devant la porte du commissariat, Annie l'ouvrit, et découvrit deux personnes étranges.

L'allure extérieure de la première prêtait plus au rire qu'à autre chose. C'était un petit homme, court sur pattes, et pourvu d'une bedaine qui était loin d'être insignifiante. Par son habillement, il avait tout du touriste : lunettes de soleil, chapeau, chemise et bermuda aux couleurs peu discrètes. Le seul élément hétéroclite dans cette tenue stéréotypée était l'énorme mitraillette que l'individu tenait à la main.

La seconde personne était tout à fait le contraire de l'autre. C'était une femme, apparemment assez jeune, grande, mince et belle, mais qui possédait un je ne sais quoi d'inquiétant, qui fit frissonner Annie lorsqu'elle la regarda. Elle était vêtue d'une longue robe de soirée, tenue plutôt déplacée dans la rue en plein après-midi, et tout portait à croire qu'elle ignorait tout des méfaits du tabac, car elle tenait à la main un long fume-cigarette du plus haut chic.

« C'est vous, la commissaire Mallier ? demanda-t-elle d'une voix glaciale en dévisageant Annie.

- Oui, pourquoi ? répondit celle-ci sans se démonter.

- Vous avez dans ce commissariat une statuette en or. Elle m'appartient. Rendez-la moi.

- Quand bien même il serait vrai, ce dont je doute, que cet objet soit à vous, je ne vous le rendrai que quand vous me le demanderez un peu plus poliment, et sans pointer une arme sur moi. Sinon je suis en devoir de vous considérer comme des bandits et de vous arrêter immédiatement.

- J'aimerais bien voir cela ! s'écria l'inconnue. Bébert ? »

Le petit homme arma son fusil et visa Annie. La jeune femme sursauta : elle ne s'attendait pas à de telles menaces.

« Port d'arme illégal ! cria-t-elle malgré tout. Vous êtes en état d'arrestation ! »

Pour toute réponse, l'inconnue éclata de rire et Bébert pressa la détente. Il y eut une détonation formidable, et le coup frôla la tête d'Annie pour aller s'écraser contre le mur à côté. Annie manqua s'évanouir (vous pourriez me faire remarquer que pour un commissaire de police, elle n'était pas très courageuse, mais j'aurais aimé vous y voir, tiens !).

« Allez, dit l'inconnue, fini de rire, maintenant. Rendez-moi cette statue !

- Ja-ja-ja-jamais de la vie, bégaya Annie, encore sous le choc. Je refuse de...

La commissaire Annie Mallier se réveilla sur le confortable fauteuil de son bureau. Quoi ? Que s'était-il passé ? Où était-elle ?

Estaline se trouvait près d'elle. Lorsqu'Annie ouvrit un oeil, elle poussa un soupir de soulagement.

" Enfin, s'écria-t-elle, vous vous réveillez ! Je commençais à croire que vous alliez nous laisser nous débrouiller tout seuls avec les deux cinglés, dehors.

- Les deux... ah, oui, c'est vrai... Bébert et l'autre... et la mitraillette...

- Ah oui, la mitrailleuse, parlons-en ! dit Estaline. Je ne sais pas si vous avez remarqué que votre porte est complètement fichue.

- Ce n'est pas grave... Tout le monde est vivant, au moins ?

- Pour l'instant, oui. Ju d'Orange, Julien quoi, et Maximilien sont en train d'essayer de boucher le trou de la porte et les fenêtres, pour empêcher les bandits de tirer ou de rentrer. Je ne sais pas comment ils se débrouillent...

- J'ai été assommée, non ? Qu'est-ce qui s'est passé après ?

- Eh bien, Maximilien passait par là et il vous a ramenée dans votre bureau.

- C'est gentil de sa part... Il faudra que je le remercie quand je le verrai...

- Et ensuite, l'espèce de bonne femme dehors a répété qu'il fallait lui donner la statuette, Bébert a tiré à travers la fenêtre de votre bureau, et il a complètement démoli votre meuble, celui où vous aviez mis la clef du coffre-fort. A mon avis, il ne doit plus rester grand-chose de votre clef maintenant. Alors Julien s'est permis de parler en votre nom, il a passé la tête par le trou et il leur a crié quelque chose comme, oh, je sais plus trop, du genre " maintenant, si vous voulez récupérer la statuette, débrouillez-vous ", enfin quelque chose comme ça, quoi, et il leur a expliqué qu'on ne pouvait plus ouvrir le coffre-fort, et comme ils ne voulaient rien entendre et qu'ils continuaient à réclamer la statue, il leur a ajouté qu'ils étaient des criminels, des bandits, des assassins, des horribles malfaiteurs, et j'en passe et des meilleures... Et puis il s'est sauvé en courant, parce que Bébert avait l'air de vouloir lui tirer dessus. C'est ce qu'il a fait, d'ailleurs. Mais heureusement, Ju était déjà loin. Par contre, le meuble, là, contre le mur, est dans un piteux état..

- L'Etat subventionnera bien les réparations ! Le plus important est que tout le monde soit vivant. Tiens, je vais voir comment les garçons s'en sortent avec la porte et les fenêtres.

- Attendez-vous à ce qu'on vous tire dessus ! Je ne sais pas si les barricades sont finies.

- Un commissaire de police doit s'attendre à tout. Si tu veux venir avec moi... "

Estaline suivit Annie dans le couloir. Mademoiselle la commissaire insista pour faire d'abord un bref tour du commissariat, histoire de constater dans quel état les tirs répétés avaient mis son domaine; elle constata que seule la partie avant avait vu sa décoration modifiée par les rafales; elle put s'apercevoir également que Julien et Maximilien avaient entassé devant toutes les fenêtres quelques meubles, des plus solides qu'ils eussent pu trouver, et parmi lesquels maints bureaux, commodes ou autres tables, afin sans doute d'empêcher les assiégeants de faire de ces ouvertures vitrées un chemin d'entrée dans la place forte.

Mais la plus curieuse des défenses surprit Annie devant la porte. Là se trouvait installé un curieux entassement d'objets divers, allant de la chaise de bureau au pistolet de l'agent Jean d'Arme, qui avait insisté pour apporter son assistance.

Auprès de ce singulier empilement s'affairaient Julien et Maximilien, qui étaient en train d'essayer de caler contre le tas un tiroir sans doute ôté à un meuble quelconque.

" Ma parole, s'écria Annie en voyant le travail, vous avez totalement pillé mon commissariat pour votre barricade ! Est-elle efficace au moins ?

- En fait, expliqua Maximilien, ce tas d'objets, c'est juste pour maintenir le truc, là, bien collé contre la porte. C'est lui qui bouche vraiment le trou. "

Annie regard attentivement la barricade et s'aperçut qu'en effet, entre le tas multicolore qui avait tout d'une sculpture moderne, et les pauvres restes de la porte, on avait installé une vieille plaque de métal, qu'elle reconnut pour être l'ancienne porte de la maison de l'agent 33, qu'il avait entreposée dans le grenier du commissariat, ne disposant pas de ce genre de pièce chez lui. Cette porte se trouvait être une porte blindée, et Annie ne put que féliciter les deux constructeurs de barricades pour leur esprit d'initiative.

" Oui, dit-elle, au moins, avec cela les deux criminels dehors ne risquent plus de démolir mes murs et mes commodes. Ils sont toujours devant la porte, je suppose ?

- Vous n'avez qu'à attendre une ou deux minutes, mademoiselle la commissaire, dit Julien, vous entendrez sûrement un tir de mitraillette contre nos défenses. Ils n'ont pas l'air décidés à s'en aller.

- Vraiment ? fit Annie. je me demande ce qu'elle veut, en fait, cette femme... parce que c'est elle le chef, c'est évident ! Ce gros Bébert n'est qu'un acolyte quelconque. Et elle a l'air d'y tenir, à cette statuette !

- Et vu les méthodes qu'elle emploie, ajouta Estaline, ce n'est certainement pas pour en faire un bon usage ! "

Annie retourna dans son bureau, suivie par toute sa troupe, écarta avec peine la lourde table qui obstruait la fenêtre, et risqua un coup d'oeil. Bébert n'avait pas lâché son fusil, et l'inconnue se tenait toujours debout derrière lui. Lorsqu'elle aperçut Annie qui observait par la fenêtre, elle lui cria :

" Alors, vous êtes décidée à me remettre cette statue ?

- Mais puisqu'on se tue à vous dire qu'on ne peut pas la sortir du coffre, à cause de vous ! cria Annie. C'est la vérité ! Et puis de toute façon, vos méthodes sont inacceptables. Dans ce commissariat, nous sommes tous d'honnêtes gens... euh, enfin presque tous, et nous ne céderions pas à votre chantage criminel même si nous le pouvions ! D'abord, qu'est-ce que vous lui voulez, à cette statuette ?

- Elle m'appartient, un point c'est tout, répondit l'inconnue. Et nous ne vous laisserons pas quitter ce commissariat tant que je ne l'aurai pas récupérée.

- Bon courage, dans ce cas !" dit Annie, et d'une allure très digne, elle replaça devant la fenêtre le solide meuble qui la barricadait. Puis elle revint vers les trois autres.

" Tiens, dit Maximilien, vous ne vous êtes pas fait tirer dessus cette fois ? Ils font des progrès, dehors...

- Ce n'est pas parce que nous sommes momentanément condamnés à partager le même sort que vous êtes obligé de vous moquer de moi, répondit Annie qui ne se départait pas de sa dignité. Au fait... ces gens sont, de toute évidence, des criminels et des bandits. Peut-être que vous les connaissez ?

- Je vais vous dire ça tout de suite, dit Maximilien en s'approchant de la fenêtre et en déplaçant encore une fois la table. Il jeta un coup d'oeil aux deux individus, et revint vers Annie.

" Eh bien, dit-il, j'en connais un. Le petit gros, là, Bébert, c'est un collègue. Mais si vous voulez mon avis, beaucoup moins bien élevé que... prenons un exemple tout à fait au hasard... que moi, tenez. Du genre à cambrioler les vieilles dames ou à agresser les gens dans la rue... vous voyez ? En plus, il ne respecte jamais les règles du métier.

- Ah, parce que vous avez des règles dans la profession ? dit Annie incrédule.

- Parfaitement, mademoiselle, répliqua Maximilien. Dans cette profession comme dans toute autre, il existe un code très précis que l'on est tenu de respecter. Tenez, si vous voulez, je peux vous le réciter...

- Plus tard, coupa Estaline. Et l'autre, vous la connaissez ?

- Cela m'étonnerait, dit Annie. Cette femme m'a l'air d'avoir de la classe, *elle*. Il serait surprenant qu'elle fréquente les mêmes endroits que monsieur Délit.

- Et vous avez raison, avoua Maximilien. Je ne l'ai jamais vue de ma vie.

- C'est bien ce qu'il me semblait, dit Annie. Mais nous avons autre chose à faire. Nous sommes apparemment assiégés, et il faut s'organiser.

- On devrait téléphoner, proposa Julien.

- Excellente idée ! s'écria Maximilien.

- Vous, on ne vous demande pas votre avis, dit sèchement Annie. N'empêche que c'est une bonne idée tout de même, ajouta-t-elle en muant sa moue en sourire. Allons-y ! "

Elle se précipita vers le téléphone, suivie aussitôt de tous les autres.

" Le plus urgent serait que les enfants téléphonent à leurs parents pour les informer de leur situation, dit-elle. Allez-y, les enfants.

- A toi l'honneur, Estaline, dit Julien avec une gracieuse courbette.

- Merci, galant homme, répondit Estaline et pouffant de rire, et elle empoigna le combiné, puis le porta à son oreille. C'est là que son sourire mourut sur ses lèvres.

- Il n'y a pas de tonalité, dit-elle. Vous êtes sûre qu'il marche, votre téléphone ?

- Il marchait très bien hier, répondit Annie énervée. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Elle porta le combiné à son oreille et s'aperçut aussitôt de la véracité des paroles d'Estaline : le téléphone ne marchait plus.

- C'est bien le moment ! s'écria-t-elle avec rage, en rejetant plus que brusquement le combiné sur l'appareil. Personne n'a un téléphone portable ?

- Non, firent de concert Estaline et Julien.

- Moi j'ai le vôtre, Annie, si vous voulez, fit Maximilien en tendant l'engin à Annie.

- Le... le mien ? Mais qu'est-ce que vous fabriquez avec mon portable, espèce de louche individu ? Et puis d'abord appelez-moi mademoiselle la commissaire, et rendez-moi ça ! De toute façon, il ne peut pas être d'une grande utilité, il n'y a plus de batterie. Mais peut-être que les agents de garde, eux... ?

Estaline, Julien, si vous pouviez allez me trouver le matricule 33 et lui demander s'il en a un, lui ?

- A vos ordres, mademoiselle la commissaire ! " répondirent les deux enfants d'une seule voix, avec deux saluts militaires parfaitement synchronisés. Ils sortirent du bureau en courant. Annie resta seule avec Maximilien. Elle se laissa tomber, épuisée, dans le fauteuil.

" Ce serait la meilleure ! soupira-t-elle. Assiégée dans mon propre commissariat !

- Oh, fit Maximilien, il n'y a pas de quoi en faire un drame. Cela fait deux jours que j'y habite, moi, dans cet endroit, et je puis vous assurer qu'il possède tout le confort nécessaire.

- Mais vous, expliqua Annie avec emportement, vous n'êtes qu'un voleur, votre sort n'intéresse personne ! Tandis que les enfants, eux, ont une famille, ont des parents qui doivent être morts d'inquiétude à l'heure qu'il est !

- A mon avis, répliqua Maximilien, ils seraient morts d'inquiétude aussi s'ils savaient dans quelle situation sont leurs enfants ! "

Annie ne put rien répondre : juste à ce moment, les objets de cette probable inquiétude revenaient dans le bureau, essoufflés.

- On a trouvé l'agent 33, haleta Estaline.

- Et il n'a pas de portable, continua Julien. On a aussi demandé à tous les autres agents...

- Et personne n'en a, conclut Estaline.

- Misère de sort ! s'écria Annie. Pas de doute, nous sommes assiégés ! "

Au même instant, comme pour confirmer ses dires, une rafale de mitraillette qui était probablement l'oeuvre de Bébert traversa la fenêtre, qui, étant déjà brisée, n'en souffrit pas davantage, et la table, qui n'était certainement pas aussi solide qu'elle l'avait semblé pour ceux qui avaient installé les barricades.

Heureusement, les quatre personnes présentes eurent le réflexe de s'aplatir sur le sol, et personne ne fut blessé. Par contre, un miroir situé à l'opposé de la fenêtre vola en éclats.

" Sept ans de malheur, constata calmement Maximilien en se relevant.

- Je ne sais pas, dit Annie, si cela va durer sept ans ; mais pour le moment, si nous restons dans les parages, il est certain que les malheurs ne tarderont pas !

- Montons à l'étage, proposa Estaline. Là, Bébert ne pourra pas nous atteindre et nous pourrions réfléchir calmement. "

Sa proposition fut acceptée à l'unanimité, et tous quatre, après avoir remplacé la table traîtresse par une autre jugée plus fiable, quittèrent le bureau pour monter l'escalier. Estaline remarqua que Maximilien sortit le dernier de la pièce, après y être resté un instant seul; mais elle ne jugea pas le moment propice à se poser des questions.

A l'étage, outre le débarras où Julien et Maximilien avaient trouvé la vieille porte et maints autres composants de la barricade, se trouvaient quelques pièces, dont une salle de bains, que l'on ignora (à part en ce qui concernait les toilettes qui pourraient se révéler fort utiles en cas de siège prolongé), et une petite chambre à coucher inhabitée, pourvue d'un vasistas, qu'Annie élut pour quartier général provisoire.

Aussitôt, chacun trouva une place à son goût : Estaline et Julien s'assirent sur une table, Maximilien s'installa sur le lit, et Annie prit place sur un petit fauteuil, certes moins confortable que celui de son bureau, mais qu'elle jugeait convenable en ces temps de restrictions.

Aussitôt installée, elle décida, pour le principe et pour respecter les règles, de faire une brève vérification qui prouverait que tout le monde était arrivé sain et sauf à l'étage. Evidemment, les trois autres répondirent présent.

Bientôt, entra dans la pièce l'agent Jean d'Arme 33, accompagné des deux autres agents qui se trouvaient dans le commissariat, à savoir, pour ceux que cela intéresse, les agents Paul Hissier (12) et Sylvain de Vla-les-Fliques (21). Qui furent aussitôt sermonnés par Annie :

" Messieurs, ce n'est pas parce que je ne me trouve pas dans mon bureau habituel que vous ne devez pas frapper avant d'entrer. Ressortez, s'il vous plaît. "

Les trois agents ressortirent de la chambre. Peu après, on entendit un toc-toc-toc à la porte. « Entrez ! » dit Annie, et les agents pénétrèrent de nouveau dans la pièce.

« Nous sommes tous au complet à présent ! dit Annie satisfaite. Mais puisque je vais apparemment devoir m'établir ici, j'aimerais avoir à ma disposition mes dossiers et classeurs... Mais je vais devoir m'en passer, je le crains. Ah ! Si seulement nous pouvions leur donner la statuette, ils nous ficheraient peut-être la paix, ces bandits !

- Ne vous en faites pas ! intervint Maximilien. Qui a dit qu'on ne le pouvait pas ?

Et, d'un geste théâtral, dans la stupéfaction générale, il exhiba le précieux objet à cause duquel le commissariat se trouvait assiégé. Annie sursauta de joie et de surprise sur son fauteuil.

" Vous êtes génial ! s'écria-t-elle. Mais comment avez-vous fait ?

- Eh bien, je ne serais pas un voleur digne de ce nom si je ne savais pas forcer la serrure d'un coffre-fort. Mais que j'étais génial, ça, figurez-vous que je le savais depuis longtemps !

- Et vous êtes aussi très modeste, dit Estaline en riant. Alors, pour la statue ? On va la rendre aux bandits ?

- J'hésite... répondit Annie, qui semblait plongée dans une intense réflexion. Si seulement j'avais mes dossiers ! Je pourrais savoir qui est cette femme, et en tirer les conclusions qui s'imposent... Mais il est trop dangereux de redescendre... Si cette brute de Bébert aperçoit quelqu'un, il tirera sans sommations !

- Moi, je veux bien y aller, proposa Estaline. Je suis la plus petite de taille ici, je pourrai plus facilement me baisser pour qu'on ne me voie pas...

Ce n'était pas vrai : Julien avait exactement la même taille, et s'il était probable que l'un des deux eût un ou deux centimètres de moins que l'autre, c'était plutôt lui qu'elle ; mais Estaline avait, ce fait est prouvé, l'esprit aventureux, et elle tenait à se voir attribuer la mission.

- Mais tu cours un très grand risque ! s'exclama Annie. Je suis momentanément responsable de toi, je ne peux pas me permettre...

- Eh bien, laissez tomber les responsabilités cinq minutes ! " coupa Estaline, et elle disparut dans l'escalier.

Annie allait se lancer à sa poursuite, lorsque Julien la retint par la main.

" Mais... fit Annie.

- Ne vous inquiétez pas, assura le jeune garçon, je la connais, moi, et je suis certain qu'elle s'en sortira bien. Elle possède l'art de démêler les situations les plus compliquées !

- Eh bien, si tu le dis, soupira Annie, se rasant dans son fauteuil. Mais je persiste à croire que le danger est grand. "

Pendant ce temps, Maximilien, se dressant sur la pointe des pieds, avait ouvert le vasistas, et était en train de se hisser par l'ouverture.

" Qu'est-ce que vous me fabriquez encore, vous ? demanda Annie.

- Moi, répondit Maximilien, je me suis promu au rang de vigie et tout ce que j'essaie de faire, c'est d'observer les bandits d'un poste plus élevé.

- Ma foi, faites comme chez vous ", dit Annie. Quant à elle, elle prit Julien à part et profita de l'absence momentanée de l'intéressé pour informer le jeune garçon des doutes qu'elle éprouvait concernant Maximilien et le cambriolage du palais de l'Orangerie.

Au moment même où elle cessait de parler, on entendit le bruit de la mitrailleuse de Bébert, et Maximilien se laissa brusquement tomber à l'intérieur de la pièce.

" Eh bien, vigie, demanda Annie, qu'est-ce qui vous arrive ?

- Il m'arrive, mademoiselle la commissaire, que cet idiot de Bébert a voulu me tirer comme un lapin, et que, étant moins armé que lui, il était tout naturel que je préfère me soustraire à cette situation ! Mais ne vous inquiétez pas, j'y retourne tout de suite, et cette fois, gare à lui s'il recommence, je serai sans pitié ! "

Et, prenant appui sur le lit, il bondit incontinent sur le toit. Annie se demandait ce qu'il entendait par " je serai sans pitié ". Avec lui, on ne savait jamais...

Elle allait retourner sur son fauteuil de fortune, lorsque retentit à nouveau le tac-tac-tac de la mitrailleuse. Elle ne remua pas un cil : elle commençait à être accoutumée au fait que Bébert tirât sur tout ce qui bougeait. Mais elle fut surprise d'entendre, juste après la rafale, une autre série de coups de feu, que son oreille exercée de commissaire de police reconnut pour être ceux d'un pistolet. Qui avait fait cela ? Les trois agents étaient à l'intérieur de la pièce...

Ce fut alors que Maximilien se laissa de nouveau tomber sur le sol de la chambre.

" Vous avez vu ? fit-il, l'air triomphant. Je vous avais dit que je serais sans pitié !

- Quoi ? s'étonna Annie. C'est vous qui avez tiré ? Mais... avec quelle arme ? Et avez-vous touché quelque chose ?

- Non, j'ai tiré à côté. Déjà que vais être condamné pour vol, je n'allais pas commettre un meurtre en sus !

- Mais, je répète ma question : avec quelle arme avez-vous tiré ?

- Ma foi, répondit Maximilien en exhibant un pistolet du même genre que ceux qu'employaient les agents de police, avec ceci.

- Vous étiez donc armé ?

- Oh, certainement pas ! Cet engin est à l'agent 33. Tenez, je vous le rends...

Il lança, d'un geste habile, le pistolet à Jean d'Arme, qui le rattrapa avec peine, tellement il était hébété. Bien sûr, à aucun moment il n'avait remarqué que son arme n'était plus dans sa gaine !

- En tout cas, dit Maximilien d'un ton assuré, je ne retourne plus sur le toit. Je ne sais pas si vous pensez comme moi, mais je n'apprécie pas vraiment qu'on me tire dessus. A vrai dire, ce genre de feu me laisse froid.

- Ne vous en faites pas, je suis du même avis que vous, dit Annie. Mais je me demande ce qu'est devenue Estaline ? Je suis follement inquiète... Je n'aurais jamais dû la laisser partir ! J'espère qu'elle va s'en sortir... (puis, se levant brusquement de son fauteuil :) Non, je n'y tiens plus. Je vais essayer de la retrouver !

- Voulez-vous que je vienne avec vous ? demanda Maximilien, qui commençait à s'ennuyer à présent qu'il était déchu de son poste de vigie.

- Non. Moins on sera, mieux nous nous débrouillerons. A plus tard ! "

Elle disparut dans l'escalier.

Annie n'avait pas de souci à se faire : pour le moment, Estaline s'en sortait très bien. Elle avait réussi à descendre l'escalier sans faire craquer l'ombre d'une latte de parquet (ceci n'a rien d'étonnant, les ombres ayant, parmi tant d'autres, la propriété d'être muettes comme des ombres) et à observer un silence parfait. Elle se trouvait à présent dans le couloir. Grâce aux barricades élevées par Julien et Maximilien, les bandits ne pouvaient voir Estaline, mais comme elle craignait qu'ils ne l'entendissent, elle prenait soin de marcher sur la pointe des chaussures. Elle ouvrit avec précaution la porte du bureau, et découvrit une pièce légèrement différente de celle qu'elle avait quittée quelque temps auparavant. En effet, la nouvelle table avait été percée comme l'autre; le trou étant trop étroit pour laisser passer un homme, et encore moins pour laisser passer Bébert, qui était, on l'a dit, doté d'une importante masse corporelle, celui-ci s'était contenté de mitrailler sans répit le bureau du commissaire Mallier.

Les murs étaient dans le même état que ceux du couloir, la fenêtre n'avait plus de vitre : celle-ci n'était plus que tessons de verre éparpillés au pied du mur. Le fauteuil même, le cher fauteuil si confortable, agonisait sous ses coussins en lambeaux; un de ses pieds n'était plus, et il se tenait pitoyablement sur les trois autres, semblant s'être agenouillé pour demander grâce.

Estaline s'empressa de s'approcher du mur qui séparait le bureau de la rue, afin que les bandits ne pussent la voir, et observa les restes pathétiques du bureau si élégant quelques heures auparavant. Une seule partie avait été épargnée par le mitraillage systématique de Bébert : par une chance incroyable, il s'agissait justement de la commode qui renfermait tous les dossiers du commissaire Mallier. A quatre pattes, pour éviter de se faire repérer, Estaline s'approcha de cette oasis au milieu du désastre, et se mit en devoir de sélectionner les dossiers qui pourraient apporter à Annie quelque indication concernant la patronne de Bébert. Elle s'empara en particulier du classeur titré " banditisme international " (cette femme avait pour elle tout l'air d'un personnage des aventures de James Bond), d'un dossier consacré à un certain Albert Muda (qui, d'après la photographie insérée dedans, était de toute évidence le Bébert à la mitrailleuse) et d'un troisième concernant, lui, Maximilien Délit (qui n'avait bien sûr rien à voir avec cette histoire; mais ce singulier personnage intriguait Estaline et elle avait envie d'en savoir un peu plus sur son compte).

Estaline prit dans ses bras ses dossiers, et, en rampant, tenta de ressortir du bureau : sa mission était presque accomplie.

Au même moment, Annie parvenait elle aussi à la porte du bureau, étant toujours aussi décidée à venir en aide à Estaline.

Elles se rencontrèrent donc, logiquement, à la porte du bureau, l'une à genoux avec une encombrante pile de classeurs sur les bras, et l'autre tout simplement debout, dans une position tout ce qu'il y avait de plus naturelle.

" Merveilleux ! Tu as réussi sans te faire tirer dessus ! chuchota Annie, sans que le son fort réduit de sa voix ne dissimulât son enthousiasme.

- Oh, ce n'était pas si difficile que cela, répondit Estaline avec modestie, en donnant une grande partie de la pile de dossiers à Annie (elle en garda un, espérant le lire plus tard, quand la situation se serait calmée).

- Allez, viens, remontons, conclut Annie, toujours en chuchotant, avant qu'on ne nous voie.

- Trop tard ! dit une voix derrière elles.

Un nouveau tir de mitraillette venait de désintégrer ce qui restait de la table, et l'inconnue venait d'entrer par la fenêtre défoncée, suivie de son acolyte essoufflé (il avait, je crois l'avoir déjà dit, tendance à bedonner, et ce genre d'exercice physique ne lui procurait pas la satisfaction qu'il éprouvait en chatouillant la détente de sa mitraillette) qui, malgré la sueur qui dégoulinait sur son front et sa chemise colorée, brandissait fermement son arme. L'ennemi était dans la place ! Le Commissariat Central de Saint-Serment-des-Olets n'avait pu soutenir le siège !

Sur un simple regard de sa patronne (ce qui prouve à quel point ils se comprenaient), Bébert bondit vers Annie et Estaline et, sans pour autant lâcher sa mitraillette, saisit d'un seul coup Estaline ébahie entre ses gros bras, la bâillonnant d'une main et maintenant son corps de l'autre. Oh, Estaline n'était pas du genre à se laisser prendre en otage sans broncher ; elle cribla de coups de pied furieux son agresseur (hélas pour elle, ses pieds ne faisaient que rebondir contre la grasse bedaine de Bébert) et protesta vivement à grands renforts de " MMM-MMM-MMM ", qui étaient, bien sûr, le seul son qu'elle pût émettre, étant donné la présence indésirable de la main de Bébert devant sa bouche.

" Bande de vandales ! s'indignait Annie. Vous n'avez pas le droit de vous attaquer, gros et fort comme vous êtes, à une enfant sans défense ! Relâchez-la immédiatement ! "

Aussitôt, démentant les paroles du commissaire, selon laquelle elle était "sans défense", Estaline lança son pied dans le genou de Bébert, qui poussa un hurlement, et lui jeta un regard furieux, mais ne lâcha nullement sa prise. Encouragée par le cri de son agresseur, Estaline récidiva, dans l'autre genou cette fois ; nouveau hurlement, nouveau regard furieux. Bébert supplia l'inconnue en ces termes :

" Mais, patronne, ce n'est pas une gamine, c'est une furie ! Elle m'a démoli les deux genoux et à mon avis, elle ne va pas s'arrêter là !

- Débrouille-toi, Bébert, répondit la patronne de sa voix glaciale et insensible. Je ne te paie pas pour te plaindre. Commissaire Annie Mallier ! Nous ne vous rendrons votre protégée qu'en échange de la statuette ! Et si nous n'avons pas fait l'échange dans une heure, vous pourrez lui dire adieu !

- Vos procédés sont ab-so-lu-ment horribles ! Bandits ! Kidnappeurs ! Assassins ! Brigands ! Malfaiteurs ! criait Annie de toute sa voix. Pirates ! Forbans ! Affreux individus ! Odieux maîtres-chanteurs !

- Calmez-vous, commissaire Mallier, dit l'inconnue (qui, pour sa part, restait calme comme une tombe), et réfléchissez quelques instants. Tenez-vous, oui ou non, à la vie de cette fillette ? Si oui, donnez-moi la statuette. Si non, tant pis pour elle, mais vous ne viendrez pas vous plaindre !

- Bien, dit Annie en baissant tristement la tête. Je demande à réfléchir quelques instants avec mes associés. Me laisserez-vous remonter les consulter ? D'ailleurs, ce sont eux qui ont l'objet.

- Faites, répondit l'inconnue. Mais n'oubliez pas : Si vous n'êtes pas revenue dans une heure... hé, hé, hé !

- J'y serai. Mais d'ici là, gare à vous si vous faites le moindre mal à Estaline ! "

Après avoir lancé encore une petite bordée d'injures, car elle n'était pas du genre à quitter les gens, fussent-ils ses pires ennemis, sans les saluer d'abord, Annie remonta tristement l'escalier, tandis que l'inconnue s'installait le plus confortablement possible dans les restes du fauteuil et que Bébert entreprenait la tâche difficile de ligoter la remuante Estaline avec une corde qu'il avait amenée, afin de ne plus avoir à supporter ses coups de pied enragés.

Lorsqu'Annie revint seule dans la chambre, les cinq regards inquiets pointés sur elle voulaient clairement dire " et alors ? " Aussi Annie n'attendit-elle pas qu'on lui pose la question et elle s'assit, abattue, sur le fauteuil, puis se mit à raconter d'une voix éteinte ce qui s'était passé au rez-de-chaussée. " Estaline ! " s'écria Julien, le visage défiguré par une émotion qui indiquait clairement que ses sentiments à l'égard d'Estaline étaient légèrement plus que de l'amitié.

Les trois agents, eux, ne pipèrent mot, mais une expression d'inquiétude se peignit simultanément sur leurs trois visages.

" Je crois qu'il n'y a qu'une solution, dit Annie. Il faut leur donner la statuette. Je ne sais pas ce qu'ils en feront, à mon avis, elle servira leurs vils projets... Mais si nous ne la rendons pas, Estaline est condamnée. Passez-la moi, Maximilien, je vais aller la leur donner.

- Non, répondit Maximilien, une lueur étrange dans les yeux. J'y vais moi-même. Après tout, je me débrouillerai aussi bien que vous !

- Soit, fit Annie. Cela n'a pas d'importance. Du moment qu'ils récupèrent leur machin... Allez-y. Moi, pendant ce temps, je vais lire les dossiers que la pauvre Estaline m'a ramenés... "

Elle se cala dans son fauteuil et entama la lecture du premier classeur, celui consacré au banditisme international. Pendant ce temps, Maximilien enfournait la statuette dans la poche de son pantalon.

" Mais au fait, remarqua soudain Julien, si vous y allez comme ça, on va vous tirer dessus sans s'occuper de rien ! Ils s'attendent à voir mademoiselle la commissaire, pas vous !

- Tu as raison, remarqua Maximilien en se rasant sur le lit, et je n'y avais pas pensé. Je vais faire un drapeau blanc ; comme ça, s'ils ont un peu de culture, ils comprendront qu'il n'est pas bon de m'assassiner. "

Cinq minutes plus tard, il descendait l'escalier, tenant dans ses mains un charmant petit drapeau.

Au même moment, l'agent 21 s'apercevait que son mouchoir avait disparu.

Estaline avait fini par renoncer à crier son mécontentement à ses ravisseurs; et comme elle le faisait en termes non mesurés qu'il serait extrêmement grossier de rapporter, ceux-ci en semblaient plutôt soulagés. Elle avait donc fermé sa bouche et était en train de reposer sa voix fatiguée par de nombreuses bordées d'injures, lorsque Maximilien fit irruption dans le bureau en agitant son drapeau.

Bébert saisit aussitôt son arme avec une rapidité qui eût surpris les cow-boys du siècle dernier, ceux qui étaient censés tirer plus vite que leur ombre. Mais l'inconnue l'arrêta d'un geste. Bébert, tout surpris, laissa tomber sa mitraillette avec d'autant plus de dépit qu'il connaissait bien Maximilien et qu'il ne lui eût pas déplu de lui tirer dessus.

" Qu'est-ce que vous voulez ? demanda l'inconnue de sa voix glaciale.

- Ben, la statuette quoi... répondit Maximilien, impressionné malgré lui par cette femme peu commune. Enfin je veux dire, quoi, que je vous donne la statuette, quoi, vous comprenez, enfin quoi, quoi...

- Votre discours m'a paru légèrement obscur, dit l'inconnue en haussant un sourcil, mais bien que l'abus du terme "quoi" nuise quelque peu à la clarté de vos paroles, j'en ai à peu près saisi le sens. J'irai donc droit au but, clairement et sans complications...

- File-nous ça ! compléta Bébert.

- Enfin quelque chose de clair, net et précis, fit Maximilien qui, il devait bien l'avouer, n'avait pas compris grand-chose à ce que venait de lui dire l'inconnue. Mais comme je te connais bien, Bébert, et que je sais que je n'ai pas grand-chose à attendre de toi en matière de loyauté, je me permettrai de vous demander de relâcher d'abord votre prisonnière.

- On paie d'avance, c'est cela, monsieur Délit ? dit l'inconnue avec un sourire narquois. Non, cela n'a rien de surprenant que je connaisse votre nom, Bébert m'en a informée... Cela me surprend d'ailleurs que vous soyez passé du côté de la police : après tout, vous ne valez pas mieux que mon cher associé... Mais sachez que je peux faire preuve, moi aussi, d'une certaine honnêteté, et surtout que je tiens à rester discrète et que je ne tiens pas à m'encombrer d'un otage. Vous pouvez donc récupérer cette jeune fille. Détache-la, Bébert ".

Bébert s'exécuta en maugréant, car il trouvait sa patronne un peu trop magnanime à son goût. Une fois libre, Estaline s'empressa de bondir sur ses pieds, d'effectuer quelques mouvements censés décontracter ses membres longtemps retenus par des liens, et seulement après, d'adresser un bref merci à Maximilien. Mais elle resta dans la pièce, curieuse de voir la suite des événements.

" Voilà, vous avez ce que vous voulez, repris l'inconnue. Je vous prierai donc de respecter notre marché et de me donner la statuette.

- Mais volontiers, répondit Maximilien en donnant, un grand sourire sur les lèvres, le mystérieux objet à l'inconnue. Celle-ci s'en empara d'un geste avide, et, pour la première fois, et seulement pour une seconde, perdit son inquiétante impassibilité : ce fut avec des yeux brillants de joie malhonnête qu'elle reçut la statuette.

" Ca y est, on l'a ! dit-elle, d'une voix empreinte d'une menaçante fierté. Puis elle reprit son ton habituel, à l'adresse de son acolyte :

- Viens, Bébert, allons-nous-en."

Elle tourna les talons de sa démarche élégante, et enjamba le rebord de la fenêtre en allongeant gracieusement la jambe. Bébert suivit avec un style légèrement moins harmonieux (en fait, ce fut sur le nez qu'il chut sur le sol de l'autre côté), mais il passa tout de même et bientôt, ne restèrent plus dans le bureau dévasté qu'Estaline et Maximilien, qui évacuèrent d'ailleurs la place en peu de temps, pour rejoindre en une petite minute le quartier général de l'étage.

Lorsqu'Estaline franchit la porte de la chambre, elle fut accueillie avec des cris de joie de toutes parts. Julien alla même jusqu'à se précipiter vers elle et à la serrer dans ses bras dans un élan d'allégresse qui confirmait une fois de plus qu'il ne se contentait pas d'être l'ami de son amie.

Dans cette ambiance joyeuse, l'entrée de Maximilien passa inaperçue et il regagna sa place sur le lit sans que quiconque ne s'en rendît compte. Ce qui ne le dérangerait nullement, car il n'aimait guère les effusions.

Ce ne fut que quelques minutes plus tard, lorsqu'Estaline se fut de nouveau assise sur la table aux côtés de Julien, qu'Annie daigna demander à Maximilien s'il avait bien remis la statuette aux bandits.

« Officiellement, oui, fut la réponse laconique et énigmatique qu'obtint Annie.

- Officiellement ? répéta Annie, surprise. Expliquez-vous !

- Eh bien, ils sont sûrs et certains, pour le moment, d'être en possession de cette statue.

- Vous ne la leur avez donc pas donnée ?

- Oh, si, ne vous en faites pas, il fallait bien que je la leur donne pour qu'ils relâchent Estaline. Mais la question n'est pas de savoir si je la leur ai donnée ou non... mais de savoir s'ils l'ont gardée !

- Vous voulez dire que... ?

- Parfaitement, je veux dire que. Parce que moi, personnellement, je n'ai jamais été vraiment pour le fait de la leur donner. Et puis n'oubliez pas que je suis un pickpocket professionnel, moi... il faut bien que j'exerce de temps en temps mon métier si je ne veux pas perdre la main ! "

Et, comme si la chose était toute naturelle, il sortit la statuette de sa poche et se mit à la lancer et à la rattraper de sa main droite, comme s'il s'agissait d'une vulgaire balle.

« Maximilien, mon ami, dit Annie stupéfaite, je finirai par croire que vos talents nous sont indispensables !

- Vous en doutiez ? » répondit-il, toujours aussi modeste.

Chapitre Deuxième : Allahva- comme- je- te- pousse

Un mois s'écoula, au cours duquel on n'entendit plus parler des deux quidams qui avaient assiégé le commissariat.

Celui-ci étant en réparations, et occupé par plus d'ouvriers s'efforçant de réparer les dégâts que d'agents de police, Annie avait décidé de conserver jusqu'à la fin des travaux le quartier général qu'elle s'était aménagé à l'étage, jugeant que le danger de recevoir sur le képi un pot de peinture tombé d'une échelle était aussi grand que celui de se faire tirer dessus par Bébert. Quant à la statuette, elle attendait dans un coffre-fort de la banque que l'on réparât celui du commissariat.

L'« affaire de la statuette », comme on l'avait surnommée, ayant été étouffée pour ne pas amener d'ennuis à la police locale (il est fort humiliant de s'entendre rappeler que l'on a été assiégé toute une après-midi dans un commissariat par deux quelconques individus), Maximilien n'avait pu faire valoir les services qu'il avait rendus ce jour-là, et avait dû se résigner à se voir condamner par le tribunal à une peine de prison, qu'il purgeait depuis deux semaines dans l'établissement voisin.

Bien sûr, dès que le siège avait été levé, Estaline et Julien s'étaient empressés de regagner leurs familles respectives, qui les avaient accueillis avec une joie compréhensible. Mais ils avaient promis à Annie de revenir la voir de temps en temps. Julien avait même retrouvé sa bicyclette, qui était tout bêtement restée derrière un buisson.

Un soir, aux environs de minuit moins le quart, Estaline fut arrachée à son lit par un furieux hurlement de téléphone. Elle traîna les pieds jusqu'à l'appareil, où la voix d'Annie bondit du combiné :

« Allô Estaline ? Je sais qui était la patronne de Bébert !

- Gnmf ? demanda Estaline en étouffant un bâillement.

- Ça fait une semaine que je fouille dans tous mes dossiers, j'ai une migraine à démolir un éléphant, mais j'ai trouvé ! C'est une dénommée Lydia Bollik, la plus malhonnête femme que l'on puisse trouver sur cette terre. Elle fait un peu de tout : trafics divers, espionnage, contrebande... Elle est le chef d'un réseau international de criminels et recherchée par toutes les polices de tous les pays. Mais apparemment, ce n'est pas du tout son genre de s'allier avec des bandits de bas étage comme ce Bébert.

- Elle avait peut-être besoin d'un individu qui connaisse la région ? marmonna vaguement Estaline.

- Probable. Mais ce n'était pas seulement pour te dire cela que je te téléphonais.

- Pourquoi ?

- Tu te souviens de ce que nous avait dit Maximilien à propos de la statuette ?

- Oui, qu'elle était... jhêturu... pienne ou quelque chose comme ça.

- Jhetupûrienne, exactement. Et figure-toi que je viens de recevoir par l'intermédiaire de l'ambassade du Jhetupûr, une lettre de la princesse Amida elle-même.

- La princesse Amida ? Celle qui gouverne le Jhetupûr ?

- Parfaitement. L'ambassadeur m'a dit qu'elle avait entendu parler de tout ce qui s'était passé l'autre jour. Et dans sa lettre, elle m'explique que la statuette appartient à la famille royale depuis des siècles, et qu'elle lui avait été volée dernièrement. Elle me dit aussi que cette statuette est pour elle un objet très précieux, et qu'elle doit absolument le récupérer. Aussi me prie-t-elle de venir la lui apporter en personne, car c'est pour elle la méthode la plus sûre. Mais ce qu'il y a aussi, c'est que...

- Que ?

- Qu'elle vous invite aussi, Julien et toi, à venir passer quelque temps dans son palais d'Allahva, la capitale du Jhetupûr.

- Julien et moi ? Ce serait génial ! Je vais demander à mes parents s'ils le permettent... Je vous rappellerai ! Au revoir !

- Au revoir ! Moi, je vais appeler Julien pour lui transmettre l'invitation.

- Clic ! » Et Estaline retourna se coucher.

Les deux familles acceptèrent l'invitation avec enthousiasme, et fois la date fixée, Estaline et Julien commencèrent à préparer leurs bagages avec enthousiasme. Invités dans un pays aussi exotique que le Jhetupûr et dans le palais d'une princesse, qui plus est ! Quelle aventure !

Il est aisément compréhensible qu'une telle aubaine ne fût pas restée secrète, étant donnée la prédisposition qu'ont les enfants à laisser leur langue courir. Une semaine plus tard, il n'en était pas un qui ne sût rien de cette affaire. Les rumeurs couraient les rues et les jardins publics :

« Estaline m'a dit qu'elle partait en vacances chez une princesse avec Ju d'Orange !

- Ju d'Orange m'a dit qu'il partait en vacances chez une princesse avec Estaline !

- Oh, le pot !

- Et puis, qu'est-ce qu'on en a à faire ? C'est leurs oignons.

- N'empêche, le pot !

- Où ça ?

- Chez une princesse ?

- A Al... la...vah ?

- C'est quoi ça ?

- Quand même, le pot !

- Ouais, quelque part en Asie... au...Jhupiter ?

- Jhepetûr !

- Jhutepûr !

- Rhejetup !

- Prujethet !

- Juputre !

- Ouais, mais moi je dis, le pot !

- Bof, tout ça c'est des blagues !

- Quoi ? Qui c'est qui dit qu'Estaline et Julien vont sur Jupiter ?

- Une princesse ? Ouâââh !

- Le pot... »

La rumeur fit ainsi le tour de la ville et quand arriva le grand jour, la moitié du collège de Saint-Serment-des-Olets se pressait devant l'aéroport local pour voir passer les héros du moment. Ce qui fut très utile à Estaline pour l'acheminement de ses deux valises et de son sac de voyage (elle voulait être sûre de ne manquer de rien une fois à Allahva), qu'elle s'empressa de refourguer au premier admirateur venu. On n'est jamais si bien servi que par soi-même, d'accord - mais un petit coup de main de temps en temps n'est jamais à refuser. C'était là sa théorie.

La voix mélodieuse d'une invisible hôtesse annonçant que les passagers en partance pour Allahva étaient priés de se rendre en salle d'embarquement n°4 dispersa l'assistance, ce qui permit à Estaline de mettre la main sur Annie et Julien perdus quelque part dans la foule en grande tenue de voyage. Pour ce qui est de trouver la salle 4, le dédale aéroportuaire ne manquait pas de panneaux et il ne fut pas vraiment difficile aux trois voyageurs de parvenir à bon port. Ils se trouvèrent donc bientôt confortablement installés dans les trois fauteuils de la travée 6 d'un appareil de la compagnie Air-Jhetupûr.

Une hôtesse de l'air, élégante comme toutes les hôtesse de l'air, vint saluer les passagers, et l'avion décolla avec un vrombissement assourdi par les parois insonorisées.

Pour s'occuper, Estaline entreprit de feuilleter une revue qu'elle avait dénichée, et qui lui fournit une foule de renseignements sur le Jhetupûr, son économie, sa politique et ses coutumes. Julien, apparemment moins désireux d'accroître sa culture, se contenta d'observer passivement par le hublot les bandes de nuages cotonneux qui défilaient autour et en-dessous de l'avion. Occupation qui, bien qu'elle puisse tout d'abord porter à la rêverie, n'a rien de vraiment passionnant en soi; aussi Julien ne tarda-t-il pas à plonger dans une certaine somnolence, puis à carrément s'assoupir sans s'apercevoir de rien.

Annie s'amusa à exercer son sens de l'observation et de la déduction, qualité qui peut se montrer très utile à un commissaire de police, en examinant attentivement les passagers de l'avion : des gros, des maigres, des femmes, des hommes, des Jhetupûriens, des compatriotes, occupés à dormir, à lire, à parler, à écrire, à bâiller, à téléphoner, à prier gentiment l'hôtesse de leur apporter quelque rafraîchissement. Annie nota en particulier un individu dont toute la moitié supérieure disparaissait derrière un journal, mais qui, bien qu'Annie ne pût apercevoir qu'une partie réduite de sa personne, lui rappelait tout de même quelqu'un, qu'elle n'arrivait pas à identifier.

Tandis qu'Annie s'interrogeait sur l'identité de ce mystérieux lecteur de journal, l'avion poursuivait sa course au-dessus des terres et des mers; la matinée passa, puis l'après-midi; le soir arriva, et mademoiselle la commissaire était encore plongée dans de profondes réflexions lorsque l'hôtesse fit savoir aux passagers que l'avion allait bientôt atterrir à l'aéroport d'Allahva, que la température était de trente degrés, que la météo était excellente, qu'il était nécessaire de cesser de fumer et de boucler les ceintures, merci beaucoup.

L'avion atterrit sans aucun problème, et bientôt Annie, Estaline et Julien purent poser les pieds sur le sol du Jhetupûr. Ce qui ne fut pas vraiment flagrant, car, après tout, rien ne ressemble plus à un aéroport qu'un autre aéroport.

Nos trois voyageurs récupérèrent leurs bagages et gagnèrent le hall de l'aéroport, où Annie se mit en devoir de chercher des renseignements sur le moyen de se rendre au palais princier. Malheureusement, elle ne put dénicher quiconque parlant le français, et, comme elle n'entendait naturellement pas un mot de jhetupûrien, elle se trouva bien en peine de tirer quoi que ce soit de la conversation des autochtones.

« Eh bien, ma foi, dit-elle à l'adresse d'Estaline et de Julien, nous nous débrouillerons par nos propres moyens. Sortons de l'aéroport et essayons d'aller à pied au palais. »

Elle saisit dans chaque main une de ses valises, et se dirigeait d'un pas déterminé vers la sortie, lorsqu'une main se posa sur son épaule.

« Porteur, mademoiselle ? » demanda une voix derrière elle.

Annie se retourna, et reconnut l'amateur de journaux de l'avion. Mais à présent qu'il avait replié sa gazette et que celle-ci ne dissimulait donc plus son visage, elle s'aperçut que cet individu n'était autre que Maximilien Délit qui la regardait avec un grand sourire et l'air extrêmement satisfait.

« Vous ? s'écria-t-elle. Comment êtes-vous arrivé ici ?

- Ma foi, en avion, comme tout le monde.

- Arrêtez de faire l'idiot ! Que faites-vous ici ?

- Eh bien, même en prison, j'ai mes informateurs et j'ai eu vent de votre expédition. Alors, je me suis empressé de m'évader pour venir vous assister.

- Je ne sais pas si vous vous souvenez que vous avez une peine de prison à purger !

- Oh, ça... répondit Maximilien avec dédain. Je m'en occuperai plus tard. Pour l'instant, l'urgence était d'aller à Allahva. Je ne pouvais pas laisser une faible femme sans protection dans un pays aussi dangereux que le Jhetupûr...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus : une gifle bien sentie lui démontra incontinent qu'Annie était loin d'être une femme aussi faible qu'il avait pu le supposer.

- Euh... ne vous fâchez pas... moi, pour ce que j'en disais...bredouilla-t-il en reculant prudemment.

- Enfin, je crois avoir compris qu'il me faudra m'encombrer de vous pendant tout le séjour ! Mais comprenez-moi bien : vous êtes mon prisonnier, et je suis responsable de vous. Alors s'il vous plaît, essayez d'éviter de vous faire remarquer. Entendu ?

- Merci beaucoup, Annie, répondit Maximilien, soulagé que cela se termine aussi bien (après tout, elle aurait aussi bien pu lui sommer de reprendre illico l'avion pour retourner en prison). Si vous voulez bien me pardonner, je peux porter vos valises ?

- Et puis quoi encore ? Je peux les porter moi-même.

- Sûr ? Parce que moi, je les prendrai volontiers...

- NON, j'ai dit ! Combien de fois faudra-t-il vous répéter que je suis assez forte pour porter mes bagages toute seule ?

- Bon, bon.. » fit Maximilien, apparemment résigné, mais décidé au fond de lui-même à ne pas en rester là.

Tandis qu'en bon voleur, il subtilisait discrètement les valises d'Annie pour les porter tout de même, Estaline arriva en courant, ayant laissé à Julien le soin de porter ses bagages pour elle, en avançant que c'était le premier des services qu'un garçon courtois pouvait rendre à sa petite amie.

« Tiens, Maximilien ! dit-elle en apercevant l'indésirable. Vous êtes venu aussi ? C'est gentil !

- Hem ! » protesta Annie. Ce qui, bien qu'étant par essence un mot peu significatif, voulait dans ce cas dire bien des choses.

Arriva Julien, croulant sous la masse imposante de valises et de sacs que formaient les bagages d'Estaline ajoutés aux siens. Il ne vit pas Maximilien, sa vue étant obstruée par son fardeau, et, de ce fait, lui rentra dedans. La pile s'écroula sur Maximilien, qui en lâcha les valises d'Annie. Alors que mademoiselle la commissaire (qui n'était pas spécialement ravie de le voir à Allahva, mais qui avait bon coeur tout de même) l'aidait à se relever, elle aperçut, stupéfaite, ses propres valises parmi celles d'Estaline et de Julien.

« Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? s'écria-t-elle, visiblement en colère. Vous m'aviez volé mes valises, hein ? Vous êtes incorrigible ! J'en ai assez de ces vols, de ces valises et de tout ça ! Que chacun reprenne ses bagages respectifs et sortons d'ici ! »

Elle empoigna ses valises, tandis qu'Estaline et Julien tentaient de reconnaître les leurs dans le tas. Il était heureux, pensa Julien, que Maximilien fût venu sans bagages, la situation étant assez embrouillée comme cela.

Alors que chaque valise avait à peu près retrouvé son propriétaire, Annie fut interpellée par une petite voix derrière elle. Elle se retourna, et aperçut une petite fille, plus jeune qu'Estaline et Julien, et apparemment jhetupûrienne.

« Vous êtes la commissaire Mallier ? demanda la nouvelle venue.

- Euh... oui... pourquoi ?

- Je dois vous conduire au palais, expliqua la fillette. Mais normalement, vous deviez être trois, n'est-ce pas ? Ne m'aviez-vous pas expliqué que monsieur Délit avait un empêchement ?

- Les empêchements... c'est pas un problème ! assura Maximilien. On peut toujours s'échapper !

- Parfait ! dit la fillette. Voulez-vous me suivre ?

- Allons-y », décida Annie, aussitôt suivie par l'ensemble de ses troupes.

Les voyageurs et les valises suivirent la fillette en file indienne jusqu'à une petite automobile d'allure banale garée devant l'aéroport. Un chauffeur, assis au volant, feuilletait un hebdomadaire jhetupûrien qu'il s'empressa de replier à l'arrivée de ses passagers.

La voiture n'avait rien d'une limousine princière et elle n'avait visiblement jamais été prévue pour transporter en plus de son chauffeur cinq personnes, six valises et un sac de voyage. Les bagages furent tant bien que mal entassés dans le coffre et les passagers sur la banquette arrière ; la fillette prit place à côté du chauffeur. Le véhicule démarra et s'engagea dans les rues d'Allahva, où des gratte-ciel d'un nombre astronomique d'étages côtoyaient de vieilles maisons d'une architecture orientale très élégante. Enfin on atteignit le palais princier, qui était un palais oriental avec tout ce que cela peut impliquer, escaliers, dômes, jardins et tout l'attirail habituel. Un énorme portail, flanqué de deux cerbères aussi immobiles que des échantillons d'art local, s'ouvrit pour laisser entrer la voiture et ses passagers ; lesquels se retrouvèrent dans un intérieur qui valait largement l'extérieur, avec des salles si

immenses que le plafond semblait disparaître dans les nuages, dans lesquelles l'or et les marbres étaient aussi abondants que le bois, et où des fontaines d'eau pure et claire faisaient jaillir des gouttelettes argentées par la bouche de sirènes et de dragons sculptés dans la pierre. Estaline aperçut même un arbre chargé de fruits dorés, qui poussait au milieu d'une pièce, dans un grand pot d'argent massif, et qui déployait ses branches élancées dans toute la salle.

Après avoir traversé des salles resplendissantes, des cours intérieures merveilleusement ensoleillées, des couloirs interminables, nos amis parvinrent enfin à une salle qui ressemblait fortement à la conception traditionnelle de la salle du trône, avec tapis rouge et vaste fauteuil précieux au bout. Personne ne douta que c'était là qu'ils allaient être présentés à la princesse Amida.

« Vous permettez ? demanda poliment la fillette en prenant congé du groupe, et en s'éclipsant par une petite porte située près du trône. Si vous voulez vous donner la peine d'attendre quelques instants... »

Elle disparut dans la pièce d'à côté, et les voyageurs restèrent dans la salle du trône, à admirer les tapisseries locales. Alors qu'ils étaient perdus dans la contemplation, la fillette revint. Mais elle s'était changée : elle portait à présent une riche robe de soie, et avait autour du cou un double collier de perles d'une valeur sans doute inestimable, auquel pendait un gigantesque bijou d'or et de cristal doré. Au front de la petite fille était un cercle d'or orné de pierreries étincelantes.

Sans aucune hésitation, la fillette ainsi transformée alla s'asseoir sur le trône et, de là, resta à observer ses invités. Qui, inutile de le dire, ne cachaient pas leur stupéfaction.

« Qui ? Que ? Quoi ? bégayait Annie.

- Oui, vous avez deviné, dit la fillette (même si Annie n'avait rien deviné du tout), je suis la princesse Amida en personne. J'ai été obligée de venir vous chercher moi-même à l'aéroport, et incognito, pour être sûre que la statuette ne soit pas détournée. Vous l'avez ?

- Bien sûr, Votre Altesse, répondit Annie en s'inclinant jusqu'à terre. Elle est dans ma valise, si toutefois monsieur Délit ne me l'a pas volée.

- Ah, je vous jure que je n'y ai pas touché ! fit Maximilien. Croix de bois, croix de fer !

- Bon ! C'est ce que nous allons voir. »

Elle ouvrit une de ses valises, écarta quelques vêtements et ustensiles de toilette, et montra à l'assemblée la statuette resplendissante, avant de la tendre cérémonieusement à la princesse en s'inclinant une nouvelle fois. La princesse s'empara de l'objet avec un rire de joie et s'empressa de l'enfermer dans un petit coffre qui se trouvait caché dans un des accoudoirs du trône.

- Encore une fois, merci beaucoup, dit-elle en se rasseyant sur le noble fauteuil.

- De rien, Votre Altesse, répondit Annie en s'inclinant derechef. C'est nous qui vous remercions de nous avoir invités dans votre palais.

- Je vous le devais bien ! rit la princesse. Et si vous voulez me faire plaisir, commissaire Mallier...

- Oui ?

- Arrêtez de vous incliner à chaque fois que vous me parlez. Vous aller finir par vous coller un tour de reins, et j'aimerais bien voir votre visage de temps en temps.

- Oh ? »

Annie se releva aussi sec, comme mue par un ressort. La princesse rit de nouveau.

Estaline, qui réfléchissait depuis un certain temps, leva soudain le doigt.

« Votre Altesse ?

- Qu'y a-t-il ?

- Cela fait un certain temps que je réfléchis, et si vous me permettez, j'aimerais savoir, par simple curiosité, vous comprenez, enfin, juste pour savoir, quoi...

- Dites toujours ?

- *Qu'est-ce que c'est que cette statue ?*

- Eh bien, je suppose que je ne devrais pas le dire. Cette statuette fait partie du plus grand secret de la dynastie jhetupûrienne, comprenez-vous ? Mais je vais vous expliquer tout de même quel est ce secret. J'estime que je peux vous faire confiance. Et puis, si j'ai fait venir la commissaire Mallier, c'est en partie pour lui faire mener une enquête, et si je ne lui explique pas les données du problème, elle aura sans doute du mal à le résoudre.

- C'est le moins qu'on puisse dire ! commenta Annie.

- Voyez-vous, continua la princesse, il existe au Jhetupûr une très ancienne tradition, qui remonte à mon ancêtre la princesse Allahva 1^{ère}, celle qui a fondé la capitale du même nom. Allahva avait décidé, voyez-vous, de faire en sorte que sa famille règne toujours sur le Jhetupûr. Elle a donc décrété que chaque prince ou princesse, à la fin de sa première année de règne, devrait apparaître au balcon en portant les insignes princiers, un sceptre et une couronne. Et si cela ne se faisait pas, le prince ou la princesse devrait abdiquer, et que ce serait le possesseur de la couronne et du sceptre qui régnerait à sa place. Ce qui était intelligent, car le secret de la cachette de ces deux objets devait être connu seulement par les descendants d'Allahva, transmis de génération en génération. Bon, je vous l'accorde, ce n'est pas très original... Mais c'est moi qui pâtis du manque d'imagination de mon aïeule, maintenant !

- Je crois comprendre ! s'écria Estaline. Le secret de la cachette du sceptre et de la couronne est caché à l'intérieur de la statuette, n'est-ce pas ?

- Évidemment ! Et il se trouve que la prochaine cérémonie aura lieu dans une semaine, et que je devrai donc bientôt aller chercher dans leur cachette les deux objets. Mais tout porte à croire que je ne suis pas la seule à prétendre me montrer à la cérémonie. Il y a trois mois, j'étais en visite diplomatique à l'ambassade jhetupûrienne de votre pays, et j'emmenais naturellement la statuette, que je porte toujours sur moi. Et on me l'a volée ! Je l'ai fait chercher partout, bien sûr ; mais j'ai dû me résigner à rentrer à Allahva sans ma statuette. Vous comprenez que j'aie sauté de joie quand on m'a appris qu'elle avait été retrouvée !

- Hem, hem, fit Annie, qui retrouvait ses réflexes de commissaire de police à la moindre mention de vol ou de délit quelconque. Soupçonnez-vous quelqu'un, Votre Altesse ? (cette fois, elle ne s'inclina pas).

- Je dois vous dire que oui, répondit la princesse Amida. Mon cousin, Ipal de Kolej, qui se verrait bien prince. C'est un homme cruel et sans merci, et je sais qu'il a eu vent par hasard du secret de la statuette. Enfin, ce n'est pas lui que je crains le plus, mais sa fiancée, Lydia Bollik ; elle, elle me semble capable du pire.

- Lydia Bollik !? s'exclama Annie. Lydia Bollik est la fiancée de votre cousin ? Alors, il n'y a plus de doute possible : c'est bien lui qui est derrière le vol.

- Vous connaissez donc Lydia ? demanda la princesse.

- Ca oui, on la connaît... commença Estaline.

- ... un peu trop à notre goût, même ! » compléta Julien.

Et pendant qu'il entreprenait d'expliquer à la princesse les événements du jour où le commissariat avait été assiégé par Lydia et Bébert, Annie avait sorti son calepin et prenait des notes à toute vitesse. Ces vacances seraient peut-être moins tranquilles qu'Estaline l'avait imaginé...

Si vous le voulez bien, nous allons quitter (à regret, bien entendu) ce monde de luxe, de splendeur et de clarté qu'est le palais de la princesse Amida, pour retrouver, dans une maison quelques rues plus loin, Ipal de Kolej en personne.

Le maître de la maison, un homme assez jeune encore, était dans son bureau, assis sur un confortable fauteuil devant un bureau de bois précieux, sur lequel était posée une feuille de papier à lettres à moitié couverte de caractères jhetupûriens. Ipal de Kolej, un stylo à plume entre les doigts, était plongé dans une réflexion profonde. Il cherchait ses mots avec soin. Il fallait en prendre la peine, car le texte qui naissait sous sa plume n'était ni plus ni moins qu'un discours décidé à être prononcé devant l'ensemble de la population d'Allahva, lorsqu'il aurait accédé au trône. Car Ipal avait une confiance aveugle en sa chère fiancée (ce qui est la moindre des choses lorsqu'on est amoureux), si bien qu'il était certain qu'elle ne tarderait pas à lui apporter la précieuse statuette qui ferait de lui le prince du Jhetupûr. Il n'avait pas vu Lydia depuis qu'elle était partie en France pour tenter de soustraire l'objet à la princesse Amida, et il lui tardait qu'elle revienne.

Ipal se replongea dans l'écriture de son discours et inscrivit sur sa feuille une longue phrase, pleine des mots les plus recherchés que l'on puisse trouver dans la langue jhetupûrienne. Ce discours allait être entendu par tous les Allahviens, étant médiocre orateur, Ipal préférait faire en sorte qu'ils n'y comprennent rien, afin qu'ils ne puissent le juger en mal.

Alors qu'il ornait la fin de sa phrase d'un magnifique point d'exclamation, il entendit derrière lui la voix de son fidèle majordome :

« Monsieur... mademoiselle Lydia Bollik, monsieur !

- Je vous ai déjà dit de m'appeler « Votre Altesse » ! s'écria Ipal, furieux. Je serai prince d'un moment à l'autre, alors, préparez-vous !

- Bien, monsieur », fit respectueusement le majordome, et il se retira. Lydia Bollik entra dans la pièce d'un pas énergique. Elle avait troqué sa robe de soirée contre une tenue plus discrète, et avait dû laisser son fume-cigarette au vestiaire, car elle ne le tenait plus entre ses doigts. Elle avait l'air absolument furieux.

Son fidèle acolyte, Bébert, entra derrière elle, toujours vêtu de son costume de touriste qui le faisait passer inaperçu sous ces latitudes.

« Lydia ! Quelle bonne surprise ! s'écria Ipal avec un grand sourire. (Il va de soi qu'entre eux, les deux fiancés discouraient en jhetupûrien; mais comme je me permets de supposer que très peu de mes lecteurs maîtrisent couramment cette langue et que moi-même, je n'en comprends pas le premier mot, j'ai préféré vous offrir une version doublée de la conversation).

Lydia ne manifesta pas la moindre émotion d'être si bien accueillie, et se contenta de marmonner quelque juron incompréhensible dans sa barbe inexistante.

- Ca ne va pas, mon amour ? demanda Ipal, surpris. Mais je suppose que tu m'as apporté l'objet ?

Pour toute réponse, Lydia se renfrogna encore davantage et s'enferma dans un mutisme encore plus profond.

- Mais enfin, mon amour, qu'est-ce qu'il y a ?

Après un instant de silence, Lydia serra les poings et se décida à parler.

- Je me suis fait avoir, voilà ce qu'il y a ! explosa-t-elle. Moi, Lydia Bollik, la plus grande malfaitrice de la Terre et de ses environs, je me suis fait avoir par un pickpocket de troisième classe !

- Explique-moi ! Que s'est-il passé ?

- C'est cet idiot de Bébert ! D'accord, il a réussi à voler la statuette dans les bagages de la princesse; mais alors qu'il me l'apportait à mon pied-à-terre de Saint-Serment-des-Olets, cet imbécile, cet abruti, cette triple andouille l'a *perdue* ! Il l'a laissée tomber dans la rue !

- Je me suis toujours demandé ce qui t'a pris d'engager un balourd pareil.

- Je me le demande quelquefois moi-même ! (pendant ce temps, Bébert, insensible à toutes les injures dont on l'accablait, s'était tranquillement assis sur une chaise et endormi). Enfin, toujours est-il qu'une gamine a trouvé la statuette, l'a prise et l'a amenée au commissariat. Et j'ai eu beau tout essayer, pas moyen de la récupérer !

- C'est malin ! Et la cérémonie qui a lieu dans une semaine ! Il faut absolument retrouver cette statue d'ici là. C'est que je veux être prince, moi.

- Si tu crois que moi, je ne veux pas être princesse ! Mais rien n'est perdu, écoute. Je sais que ta cousine a invité la commissaire Mallier, celle qui m'a tenu tête, et les deux gamins du commissariat, à venir passer quelques jours chez elle. A mon avis, la commissaire a amené la statuette. Conclusion ?

- Cette statuette est en ce moment même au palais de cette peste d'Amida ! s'écria Ipal. Et il faut la récupérer ! Il le faut ! IL LE FAUT !

Ipal, emporté par son élan, s'était mis à crier si fort que Bébert se réveilla en sursaut et tomba de sa chaise.

« Quoi ? fit-il. Qu'est-ce qu'il y a ?

- Rendors-toi, toi, lui intima Lydia d'un ton méprisant. On te sonnera quand on aura besoin de toi ! »

Et, tandis que Bébert se rassoyait sur sa chaise et tentait de se replonger dans son sommeil, les deux amoureux se rapprochèrent l'un de l'autre pour mettre au point leur plan...

Chapitre Troisième : Jungleries

Retournons à présent au palais, où, sans se douter un seul instant des sombres desseins des deux comploteurs, les invités de la princesse s'installaient dans leurs appartements respectifs.

Les jours qui suivirent furent faits d'excursions dans les environs d'Allahva, de conversations avec la princesse Amida ou avec quelque courtisan connaissant un ou deux mots de français et désireux d'en apprendre plus sur les coutumes du pays dont venaient les invités, de promenades dans les jardins du palais, ou de longues heures oisives passées à regarder rêveusement passer les oiseaux dans les volières de la princesse, ou tout simplement de siestes. Annie se délecta de ce congé, et quelquefois, elle venait à penser que si elle n'avait pas été commissaire de police, elle aurait bien été princesse. Estaline passait de longs moments en compagnie de la princesse, qui dans ces occasions renonçait à sa haute condition pour se faire professeur de jhetupûrien ou tout simplement amie et compagne de jeux. Sans pour autant que Julien se sentît exclu, car il se joignait souvent aux conversations.

Par contre, Estaline avait cru remarquer que Maximilien se tenait à l'écart. Peut-être était-ce de sa propre volonté, car Estaline avait remarqué qu'il ne détestait pas la solitude et la tranquillité, et qu'il avait souvent l'air mal à l'aise en face de la princesse ou des riches courtisans. Mais peut-être aussi étaient-ce les autres qui s'écartaient délibérément de lui, probablement parce qu'ils tenaient à leurs montres et à leurs bijoux.

Enfin, malgré cela, le séjour se passait d'une façon idéale, et le temps déroulait les jours, les uns après les autres, sans que personne n'y pense.

Un jour, en flânant dans les couloirs du palais, Julien croisa Maximilien, qui se promenait apparemment sans penser à autre chose. Mais en regardant attentivement, il crut remarquer que sous des dehors d'innocence, le personnage dissimulait certainement quelque chose. Et en regardant encore mieux, il s'aperçut que ce quelque chose n'était autre qu'un collier d'or qui dépassait de sa poche.

« Tiens, Max ! Où allez-vous comme ça ? » questionna Julien, espérant l'amener, en suivant le fil de la conversation, à avouer son méfait.

- Ben... Je me promène, comme tu vois ! répondit Maximilien, tentant de prendre un ton naturel.

- Et vous faites vos courses, je suppose ? fit Julien avec ironie.

- Heu... hem... bredouilla Maximilien, conscient qu'il n'avait aucune excuse, et par conséquent très embarrassé. Je voulais... enfin, j'espérais l'offrir à Annie...

- Au commissaire Mallier ? A mon avis, tout ce qu'elle fera, c'est se mettre en colère, vous sermonner un bon coup, vous obliger à remettre votre butin où vous l'avez trouvé et vous arrêter pour le compte. Enfin, vous pouvez toujours essayer ! Je ne vais pas vous dénoncer, pour cette fois... Mais je vous aurai prévenu ! »

Maximilien, encore plus embarrassé, repartit sans un mot. Julien continua lui aussi sa promenade, tout en se demandant quelle idée poussait Maximilien à faire des cadeaux (même gratuits) à Annie.

Tandis que, l'esprit occupé par ces questions, il avançait sans songer à regarder devant lui, il entra soudainement en collision avec la princesse Amida, qui faisait la même chose, mais dans l'autre sens.

Julien pensa d'abord à insulter copieusement le chauffard qui lui était rentré dedans; mais quand il s'aperçut de l'identité du chauffard en question, tout ce qu'il put dire fut :

« Oh... Votre Altesse ! Excusez-moi, Votre Altesse... Je suis extrêmement confent, vête Altosse... Veuillez me pardonner...

- Ce n'est rien ! répondit la princesse en riant. De toute façon, je te cherchais.

- Ben... vous m'avez trouvé ! fit Julien. Mais pourquoi me cherchiez-vous ?

- J'aimerais vous voir, la commissaire Mallier, Estaline et toi, et monsieur Délit s'il le désire, à la salle du trône dans une heure. Réunion extraordinaire !

- Bon ! J'y serai ! Je vais prévenir Estaline. A dans une heure, votre Altesse ! »

Après un dernier salut respectueux à Son Altesse, Julien tourna les talons et repartit en courant dans la direction inverse. La princesse Amida, quant à elle, se mit en quête d'Annie. Elle la trouva, quelques instants plus tard, en train de paresser dans une chaise longue au bord de la piscine du palais. Pas de doute, la commissaire Mallier profitait au maximum de ses vacances...

Une heure plus tard, donc, la princesse Amida se trouvait assise sur son trône, en présence de tous ceux qu'elle avait demandés. Estaline était très alléchée par le label « réunion extraordinaire » et Annie avait accepté de mettre fin à sa petite séance de sieste. Maximilien était venu également, estimant que si on l'avait invité, ce n'était pas pour le mettre à l'écart.

« Bon ! commença la princesse. Je veux vous annoncer que la date de la cérémonie au cours de laquelle je devrai montrer la couronne et le sceptre d'Allahva est venue. Je vais donc ouvrir la statuette. Je vous ai fait venir, parce que vous m'êtes très sympathiques, et que c'est à vous que je dois de pouvoir le faire, après tout. Vous serez donc les premiers étrangers à connaître la cachette du sceptre et de la couronne. Ouvrez bien vos yeux... »

Elle ouvrit le petit coffre dans lequel elle cachait la statuette, et la fit resplendir dans le soleil qui pénétrait à flots dans la salle. Puis elle la reposa sur l'accoudoir du trône, pendant qu'elle détachait le pendentif doré qui ornait son collier.

Elle prit la statuette de la main gauche et le bijou de la droite, et, d'un geste précis, inséra le bijou dans l'espace délimité par les deux bras de la statuette.

Alors, un dé clic se fit entendre, et la base circulaire de la statuette tomba sur le sol de marbre avec un petit ding, révélant que l'objet était creux ; un petit parchemin roulé s'échappa du ventre de la statue, pour rouler sur les genoux de la princesse qui s'en empara prestement. Elle le déroula et l'examina avec attention.

Inutile de dire que l'ensemble de l'assistance ouvrait des yeux ronds comme des soucoupes.

Mais ce n'étaient pas les seuls à examiner attentivement. Une superbe aquarelle de maître, un digne portrait de la princesse Allahva, accroché au mur, ne perdait pas une miette du spectacle.

Enfin, je me permets de supposer que la toile elle-même ne faisait que fort peu de cas de ces événements secrets. Mais ses yeux suivaient les gestes de la princesse avec une grande concentration. Ce qu'il y a en fait, c'est que ces yeux n'appartenaient pas directement au personnage de l'aquarelle; en fait, ils appartenaient à quelqu'un qui n'avait sans doute jamais vu le peintre de sa vie. Ce quelqu'un n'était autre que Lydia Bollik, cachée dans une pièce secrète pourvue de deux trous coïncidant parfaitement avec les yeux du tableau qui la dissimulait.

Et Lydia ne regrettait pas de s'être déplacée en personne. Ce qu'elle pouvait voir et entendre dépassait ses espérances. Ainsi, la statuette renfermait un plan, et il fallait pour le voir posséder le pendentif de la princesse, ce qu'Ipal ignorait. Il était heureux, finalement, qu'elle n'eût pas réussi à ramener la statuette à son fiancé : il n'aurait su qu'en faire. Tandis qu'entre les mains de la princesse Amida, l'objet avait révélé son secret, et il ne suffisait plus que de la suivre pour aller tout droit à la cachette.

Dans la salle du trône, la princesse Amida examinait le plan qui avait été caché à l'intérieur de la statuette (il va sans dire que le pendentif avait réintégré sa place sur le collier, et la statuette son coffre).

« Je ne connais qu'une chose ayant cette forme-là, dit-elle en désignant sur le parchemin une figure géométrique à multiples angles. C'est la résidence secondaire que ma famille possède depuis des siècles à la campagne, à quelques kilomètres d'Allahva. C'est là qu'il faut aller pour trouver le sceptre et la couronne !

- Un petit tour à la campagne ? fit Estaline. Rien de tel pour se détendre, vous ne pensez pas, Votre Altesse ?

- Eh bien, si tu aimes la campagne, répondit la princesse, tant mieux pour toi, parce que je t'emmène avec moi. Et Julien aussi, bien sûr, et vous aussi, commissaire Mallier.

- Et moi ? demanda Maximilien.

- Si vous voulez. Préparez-vous ! Nous partirons dans une demi-heure. Allez ! »

Tandis que l'assemblée se dispersait hors de la salle, les yeux de la princesse Allahva quittèrent soudain le tableau et disparurent. Dans une demi-heure ? Parfait... Lydia et Ipal seraient de la partie...

Lydia sortit discrètement du palais, en évitant de se faire repérer par ses habitants, et se rendit en courant chez son fiancé, où le candidat à la principauté tirait toujours la langue sur son discours officiel. Quand il entendit la nouvelle, il se propulsa hors de son siège et se précipita hors de la pièce, entraînant avec lui sa fiancée abasourdie.

« Qu'est-ce que tu attends ? cria-t-il Allons chercher cet idiot de Bébert et rattrapons Amida ! Il ne faut pas perdre une minute ! »

Pendant qu'Ipal manifestait ainsi violemment son enthousiasme, une voiture sortait discrètement du palais de la princesse Amida et prenait la direction de la sortie de la capitale. La voiture ne s'était pas agrandie depuis la fois précédente ; mais comme Estaline avait résolu de s'asseoir dans le coffre pour mieux pouvoir observer le paysage par la vitre arrière, on y était moins serré. Ce qui était heureux, car le voyage serait plus long cette fois-ci.

Bientôt, la voiture fut hors de vue des premières maisons d'Allahva, et atteignit la rase campagne. Une heure après, alors qu'Estaline commençait sérieusement à avoir des crampes, la voiture se gara devant un imposant bâtiment entouré de champs et bordé d'un côté par une forêt assez dense.

« Bienvenue à ma résidence secondaire ! s'écria la princesse Amida en sortant de la voiture par la porte avant droite.

- Très joli, constata Annie en sortant par la porte arrière droite.

- Tout à fait, confirmèrent Julien et Maximilien en sortant par la porte arrière gauche.

- Pas trop tôt, fit Estaline en sortant par la porte du coffre.

Sur un ordre de la princesse, le chauffeur fit redémarrer la voiture et repartit en direction d'Allahva. La princesse Amida porta la main à sa ceinture pour en sortir son plan; mais tout à coup, elle regarda avec effroi le reste du groupe.

- J'ai... j'ai perdu le plan, bégaya-t-elle, devenant pâle comme un linge.

- Moi, je n'en suis pas si sûre, fit Annie en foudroyant Maximilien du regard.

- Excusez-moi, dit celui-ci en sortant le plan de sa poche. Un réflexe...

La princesse récupéra le précieux parchemin et l'examina avec attention.

- Si j'en crois le plan, dit-elle, il faut se rendre dans la forêt avoisinante pour trouver la cachette. Normalement, il devrait y avoir un chemin...

- Il y en a un, s'écria Julien en montrant du doigt un mince ruban de terre qui quittait les jardins du palais par une petite porte pour s'enfoncer dans les sous-bois.

- Effectivement, confirma Estaline. On y va ?

- Tout de suite ! » fit la princesse d'un ton impérieux, en se dirigeant vers le sentier, aussitôt suivie par ses troupes.

A peine avaient-ils quitté le palais qu'une motocyclette pétaradante, pourvue d'un side-car, s'arrêta avec force explosions à l'endroit précis où l'automobile de la princesse avait été garée quelques instants auparavant. Le conducteur de la moto, ou plutôt la conductrice, ôta son casque, laissant échapper une cascade de cheveux bruns bouclés, descendit de sa machine et se campa à côté, attendant que ses passagers suivent le mouvement.

Celui qui était assis derrière la conductrice ôta lui aussi son casque, révélant en dessous un visage ravagé, d'une couleur verdâtre.

« Lydia, ma chère... commença-t-il, puis il s'interrompit soudain, portant ses mains devant sa bouche, et s'éclipsa en courant derrière un arbre du jardin. Il revint une minute plus tard, apparemment soulagé.

- Enfin, chérie, soupira-t-il, pourquoi conduis-tu aussi vite ?

- C'est bien toi qui ne voulais pas perdre une minute, que je sache !

- Oui, d'accord... mais pas au point de me dévaster l'estomac comme ça ! Tu sais bien que je ne supporte pas les voyages...

- Arrête de dire des bêtises, intima Lydia. Bébert !

Le passager du side-car quitta son siège et vint se mettre au garde-à-vous devant sa patronne.

- Ne fait pas l'idiot, fit Lydia. Suivez-moi, vous deux ! Ils sont là-bas, sur le chemin. On les file... mais attention, hein ! Discrétion avant tout... On les laisse arriver à la cachette, et seulement après, on prend les objets... »

Lydia prit la tête, et Ipal et Bébert suivirent.

« Plaf !

- Beurk !

- Plaf !

- Beurk !

- Plaf !

- Beurk ! Beurk, beurk et beurk encore ! Si on m'avait prévenue de ce que serait cette expédition, je ne serais certainement pas venue !

- Allons, mademoiselle la commissaire, fit Julien d'un ton conciliant, ce n'est pas si terrible que cela ! Juste un peu d'eau.

- Et beaucoup de boue ! s'emporta Annie. Je déteste la boue !

L'expédition était en train de traverser un petit ruisseau forestier qui barrait le chemin, et il se trouvait que le fond de ce ruisseau était plutôt vaseux. Ce qui expliquait qu'à chaque pas qu'elle faisait dans l'eau glauque du ru, Annie exprimât à haute voix son dégoût.

- Mais vous êtes sûre que c'est par là, Votre Altesse ? demanda Estaline. Je vois mal vingt générations de souverains jhetupûriens pataugeant dans cette gadoue...

- Le ruisseau est sur le plan, trancha la princesse qui tentait tant bien que mal de tenir son parchemin d'une main, et de relever sa robe de l'autre afin d'éviter de la mouiller. Et il est clairement indiqué que nous devons le traverser pour parvenir à notre but.

- Eh bien, votre princesse Allahva aurait tout de même pu construire un pont ! protesta Annie.

- Vous voulez que je vous porte, mademoiselle la commissaire ? proposa Maximilien sur le ton de la plaisanterie.

- Et puis quoi encore ? » s'indigna Annie. Et elle continua avec résignation ses plafs et ses beurks jusqu'à l'autre bord du ruisseau.

« Allez, quoi ! Du nerf ! s'écria Lydia.

- Mais c'est que... fit Ipal. Tu n'es pas légère, ma chérie...

- Comment ça, pas légère ? Insinuerais-tu que je suis trop grosse ?

- Oh non, pas du tout, tu as une ligne parfaite, ma chérie... Parfaite...

- Eh bien, dans ce cas, dépêche-toi ! Tu n'imaginais tout de même pas que j'allais mettre les pieds dans cette infâme vase ?

- Quelle idée aussi, grommela Ipal, de mettre des ruisseaux au beau milieu des chemins !

- Et tâche de ne pas me laisser tomber ! Mon tailleur sort de la teinturerie !

- Oui, ma chérie... »

« Julien ! Au secours ! On m'enlève ! »

La voix d'Estaline retentit soudain quelque part dans le sous-bois. Le sang de Julien ne fit qu'un tour; n'écoulant que son courage, il décida de voler au secours de sa bien-aimée.

« Lili ! Où es-tu ! Réponds-moi !

- Juste derrière toi, idiot ! » répondit la voix courroucée de la bien-aimée en question.

Cette réponse un peu rude de la gente dame à sauver ne refroidit en rien l'enthousiasme du preux chevalier, qui fit volte-face en un éclair et découvrit derrière lui la pauvre Estaline, qui s'était pris les pieds dans une espèce plutôt exotique de liane, laquelle, se défendant de toute sa force, avait fini par ligoter l'intruse à la façon des saucissons, résistant hardiment à toutes les tentatives d'Estaline pour se libérer.

- Eh bien, quoi ! s'égosillait la prisonnière. tu te dépêches, oui ? C'est Bébert ! Il est revenu ! Il ne fera pas de quartier ! Sauve-moi ! Qu'est-ce que tu attends ?

- Une minute, fit calmement Julien, et il sortit son canif, bien décidé à trancher la question.

- Qu'est-ce que tu fiches encore ? demanda Estaline sur un ton peu amène.

- Je te libère, pardi ! c'est ce que tu voulais, non ? répondit Julien, toujours aussi calme, en coupant d'un seul coup de couteau le bras étouffeur du traître végétal.

Estaline fut relâchée aussitôt et chut plutôt brutalement sur le sol. Elle se releva sans tarder et courut vers Julien.

- Tu m'as sauvé la vie ! Tu mérites une récompense...

- Vraiment ? Qu'est-ce que c'est ?

Pour toute réponse, Estaline déposa un léger baiser sur la joue de son sauveur, qui en devint écarlate et se prit à penser qu'à ce tarif, il n'était pas désagréable de voler au secours des demoiselles en détresse. Puis les deux aventuriers rejoignirent le reste de l'expédition, qui s'était arrêté devant un rocher moussu et orné de lianes entremêlées.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Julien.

- Méfiez-vous de ces lianes, elle ne sont pas catholiques ! prévint Estaline instruite par sa mésaventure.

- Nous sommes arrivés, expliqua la princesse Amida, non sans une certaine émotion.

- Quoi, arrivés ? demanda Julien. Vous voulez dire que nous sommes arrivés à la cachette ? Ici ? Mais je ne vois rien ! Juste un bête rocher, beaucoup d'herbe et pas mal d'arbres ! Mais pas de cachette !

- Evidemment ! fit la princesse. Mon ancêtre, la princesse Allahva, n'était pas assez naïve pour laisser cet endroit à la vue de tous ! Il y a un texte en bas du plan, dans un jhetupûrien ancien que j'ai heureusement étudié, qui me dit littéralement ceci : *Ne laisse pas les rochers au hasard, si ordinaires puissent-ils te sembler*. Aussi, j'en déduis que... »

Sans terminer sa phrase, la princesse Amida s'approcha d'une démarche majestueuse du rocher, souleva d'un geste élégant le rideau de lianes, et d'un geste triomphant, désigna à ses compagnons ce qui apparut en dessous.

- Tiens ! Une gravure ! fit Estaline d'un ton anodin.

- Oui, évidemment, à vous ça ne peut pas vous dire grand-chose, dit la princesse, mais ce symbole n'est autre que les armes de la princesse Allahva, qui sont celles de ma famille depuis des siècles ! Nous sommes sur la bonne voie !

- Regardez-moi ça, Votre Altesse... s'écria Annie. C'est une porte ! Il y a une poignée ! »

Effectivement, un morceau de fer plutôt rouillé était incrusté dans la paroi rocheuse. L'apercevant, la princesse Amida se mit aussitôt en devoir d'essayer de faire bouger le massif bloc de pierre; mais en vain. La porte refusait obstinément de remuer d'un millimètre.

« Attendez, proposa Annie, je vais vous aider. Si Votre Altesse voulait bien me permettre... »

Elle saisit la princesse par la taille et tira avec elle de toutes ses forces. Estaline, qui examinait avec attention la porte, crut recenser un léger mouvement. Peut-être était-ce une illusion d'optique, ou le simple frôlement d'une liane dérangée de son immobilité par la course d'un animal forestier; mais encouragée par cet hypothétique progrès, Estaline se plaça derrière Annie, et mit ses bras au service de l'ouverture de la porte. Julien ne tarda pas à l'imiter, puis Maximilien. Bientôt, ils tiraient donc tous ensemble, les uns derrière les autres, sur la poignée rouillée.

La porte ne se manifesta pas tout de suite. En fait, l'on pourrait même dire, sans craindre d'exagérer, qu'elle prit son temps. Mais les efforts conjugués des cinq membres de l'expédition ne furent pas vains, loin de là ; en effet, après quelques longues minutes de peine, le lourd bloc de pierre se détendit soudain sans prévenir, et la porte s'ouvrit en grand d'un coup sec. La princesse Amida chut dans l'herbe sur son royal postérieur, Annie fut propulsée à quelque distance du rocher, et les trois derniers tombèrent les uns sur les autres à la manière de dominos.

Bref, l'expédition était plutôt en désordre. Et quelque peu déboussolée (ou furieuse, dans le cas d'Annie que l'ouverture brusque de la porte avait projetée dans une flaque de boue). Mais la porte était ouverte, n'était-ce pas là l'essentiel ?

Aussitôt revenue à elle, la princesse Amida bondit sur ses pieds et se précipita vers l'ouverture rectangulaire qui se découpait à présent dans le rocher.

Derrière, l'on distinguait, malgré la pénombre et les innombrables toiles d'araignées qui recouvraient les parois comme de peu engageantes tentures, une petite pièce cubique, taillée à même la roche. La princesse pénétra dans la petite cave d'un air tout à fait royal... mais dès qu'elle entra à l'intérieur du rocher, son allure perdit de sa superbe et elle recula la tête d'un air dégoûté. Des années d'enfermement avaient donné à l'air contenu dans la petite pièce une odeur particulière...

La princesse Amida supposa que cela faisait partie des épreuves qu'il fallait endurer pour être une bonne souveraine du Jhetupûr, et résolut de la supporter tant bien que mal. Elle s'avança donc courageusement vers le fond de la pièce, où elle avait cru apercevoir une masse sombre.

Ses pas s'enfonçaient profondément dans un épais tapis de poussière, et elle éternua plus d'une fois avant de parvenir au bout de la pièce où trônait un coffre massif, dont les formes restaient floues sous l'impressionnante couche de poussière qui en recouvrait les angles et les faces.

Désireuse de se montrer à la hauteur de l'événement, la princesse s'approcha de l'imposant meuble la tête haute, d'un pas solennel (rythmé malgré tout par un ou deux éternuements quelque peu hors de propos), et parvenue au coffre, s'agenouilla dans la poussière sans aucune considération pour la servante qui devrait nettoyer sa robe, pour examiner avec attention le cadenas qui le fermait.

« Dites-moi, Votre Altesse, demanda Estaline en la rejoignant à l'intérieur, c'est bien beau d'avoir dégagé la serrure, mais il ne me semble pas que vous ayez la clé ?

- Et c'est là que tu te trompes, répondit la princesse Amida en riant. Elle ôta encore une fois le bijou suspendu à son collier; mais cette fois, au lieu de l'introduire dans un quelconque orifice prévu à cet effet, elle se contenta de presser entre deux doigts les bords du pendentif ; alors, avec un déclic, le morceau de cristal étincelant se libéra de son écrin d'or, et l'on put apercevoir, dessous, un minuscule objet finement ciselé, dont la forme rappelait fortement celle d'une clé. La princesse, avec une infinie précaution, libéra doucement le petit objet du bijou dans lequel il avait été enfermé, remit le cristal et le pendentif à leurs places respectives, et approcha, toujours avec prudence, la clé de la serrure dans laquelle elle devait tourner.

Hélas ! Il faut croire que le destin gardait une dent (comme on dit vulgairement) contre la malheureuse expédition. Il peut arriver comme cela que le sort se choisisse des victimes contre lesquelles il aime à s'acharner, pendant que d'autres, qui ont sans doute autant mérité ces ennuis, mènent leurs entreprises à bien sans être dérangés. Pure injustice !

Enfin, toujours est-il qu'une des plantes qui dissimulaient l'extérieur du rocher, ayant traversé la pierre, avait choisi (allez savoir pourquoi) quelques années auparavant précisément la petite cave pour y vivre et s'y développer. Elle recouvrait donc une partie de la paroi et du plafond, et ses feuilles avaient colonisé les moindres recoins de la pièce. Et, au moment précis où la princesse Amida allait introduire la clé dans la serrure, une liane imprudente, qui s'était aventurée dans un endroit pauvre en points d'appui, se détacha tout d'un coup du plafond, et, d'un mouvement large, traversa la pièce, allant fouetter le visage de la princesse, qui, surprise, en lâcha la clé. Le fragile objet, en heurtant le sol de pierre, se brisa net avec un léger cliquetis; la princesse, après avoir ôté de ses cheveux la liane importune, voyant l'étendue des dégâts, poussa un cri de consternation.

- Eh ! fit Estaline. Je l'avais bien dit, moi, qu'elles n'étaient pas catholiques, ces lianes !

- Décidément, fit remarquer Maximilien, on n'a pas de chance avec les clés.

- Ma carrière est fichue, pleurait la princesse Amida complètement désorientée.

- Justement non ! s'écria Estaline avec un grand sourire qui exprimait clairement qu'elle venait d'avoir une idée plus ou moins géniale. Comme Maximilien vient de le dire, ce n'est pas la première fois que l'on a des problèmes avec une serrure de coffre. Et l'autre fois, c'est précisément lui qui nous a tirés de l'embarras... Vous l'avez fait, vous saurez le refaire, non ? Que je sache, vous êtes bien un spécialiste en serrures ?

- Ben, non, justement, répondit Maximilien. Moi, mon métier, c'est surtout pickpocket... Le cambriolage, ce n'est qu'une activité secondaire...

- Mais pas négligée pour autant, fit Julien d'un ton plein de sous-entendus.

- Allez, quoi, lui dit Estaline, ne sois pas rancunier. Moi, je suis sûre que vous pourrez ouvrir ce coffre aussi facilement que vous avez ouvert celui du commissariat.

- Eh bien moi, je n'en suis pas sûr du tout.

- Ne soyez pas modeste ! Essayez, au moins !

- Bon, d'accord ! Si tu insistes ! Mais je vous préviens, tous, je ne garantis rien du tout.

- Garantissez ce que vous voulez, dit la princesse Amida, mais par pitié, dépêchez-vous ! La cérémonie a lieu ce soir ! »

Maximilien se sentit obligé de céder aux désirs de la princesse, et il alla donc examiner la serrure. Après un petit examen, il demanda à la ronde :

« Quelqu'un a une épingle ? »

- Moi, tenez, dit la princesse en tendant celle qui avait déjà servi à nettoyer le trou de la serrure.

- Merci bien, dit Maximilien, et il se saisit de l'épingle pour commencer un travail délicat.

- Pas de souci, princesse ! affirma Julien. C'est un connaisseur qu'on vous a amené.

- Ah pardon ! intervint Maximilien sans lâcher la serrure. Vous ne m'avez pas amené ! Je vous rappelle que je suis venu tout seul ! Et maintenant, ce serait gentil de ne pas me déconcentrer. Merci.

- De rien », répondit poliment Estaline en entraînant le reste du groupe à l'extérieur de la pièce.

Une fois de retour dans la forêt, Julien, Estaline et la princesse se trouvèrent des places confortables dans la mousse afin de pouvoir discuter tranquillement en attendant l'ouverture du coffre. Annie, bien décidée à saisir cette rare occasion d'être débarrassée de Maximilien pendant un moment, en profita pour partir en promenade un peu plus loin dans la forêt.

« Dites-moi, Votre Altesse, demanda soudain Julien, vous, vous vous en sortez bien, mais comment vont faire les générations futures pour ouvrir ce coffre sans la clé ? Elles n'auront certainement pas la chance d'avoir un cambrioleur sous la main...

- C'est vrai que je suis absolument irremplaçable, dit Maximilien, qui avait entendu, depuis la cave.

- Eh bien, je pourrais en faire refaire une, répondit la princesse ; n'importe quel serrurier peut le faire. Mais j'ai de toute façon l'intention de supprimer une bonne fois pour toutes cette tradition stupide, une fois que le peuple du Jhetupûr sera assuré que je suis bien la princesse légitime, c'est à dire ce soir, si tout marche bien. Parce qu'à cause de cette tradition, n'importe quel voleur peut s'emparer du sceptre et de la couronne et se proclamer prince, ce qui n'est pas je pense, une bonne chose...

- Dites ! interrompit Maximilien. Elle est coriace, votre serrure ! Elle date de quand ?

- Oh, fit la princesse, la tradition d'Allahva a bien cinq cents ans.

- Ah, ça explique tout, alors. Moi, je suis habitué aux serrures plus modernes... Mais ne vous en faites pas, je suis sur la bonne voie !

- Magnifique ! Eh bien, continuez ! dit Estaline. Et elle prit en route la conversation de la princesse et de Julien, qui avaient commencé à parler de tout et de rien, confortablement installés qu'ils étaient sur leurs fauteuils de mousse. La conversation avait dérivé sur la vie quotidienne d'Estaline et de Julien, la princesse étant très ouverte et très intéressée par ce qui se passait hors de son palais d'Allahva, et Estaline était en train de raconter sans aucune censure tout ce qu'elle savait de plus confidentiel sur tous les élèves de son collège, lorsque Maximilien jaillit de la cave comme un diable hors de sa boîte, l'air ravi.

« Victoire ! cria-t-il à l'adresse de la princesse Amida. Ca y est ! J'ai réussi ! Il est ouvert, votre coffre ! Venez voir !

- C'est merveilleux ! » s'écria la princesse en se levant de son siège pour se précipiter dans la cave, aussitôt suivie d'Estaline et de Julien. Elle récupéra au passage son épingle que lui tendait Maximilien, et s'avança vers le coffre à présent ouvert, où un rayon de soleil qui s'aventurait par la porte faisait étinceler un objet doré.

Sous le regard émerveillé de trois paires d'yeux, la princesse se pencha, plongea ses mains à l'intérieur du coffre, et en retira une couronne d'or ornée d'un merveilleux diamant, qu'elle fit resplendir dans le soleil, avant de s'en coiffer d'un geste tout à fait majestueux.

Pour compléter le tableau, la princesse Amida chercha de nouveau dans le coffre, pour en retirer une bague d'or torsadée, qu'elle saisit fermement dans la main droite.

« Alors ? demanda-t-elle à la ronde.

- Vous êtes merveilleusement magnifique, Votre Altesse ! s'écria Estaline.

- Vous êtes magnifiquement merveilleuse, Votre Altesse ! confirma Julien.

- C'est très joli, ajouta Maximilien.

- Le sceptre et la couronne d'Allahva ! s'écria la princesse.

- Incroyable ! fit Julien. On a réussi ! Et sans même que cette Lydia Bollik montre ne fût-ce que le bout de son nez ! »

La princesse Amida, suivie de ses acolytes, quitta le coffre à présent vide et donc dépourvu de tout intérêt, et elle sortait très dignement du caveau, la couronne sur la tête et le sceptre à la main, lorsqu'un incident imprévu stoppa net son élan ; elle se retrouva tout à coup nez à nez avec le canon d'une mitrailleuse qui semblait fortement être dirigé vers elle.

Le canon de la mitrailleuse était relié au reste de la mitrailleuse en question, laquelle était fermement tenue par deux mains reliées par une paire de bras à un gros individu en tenue de touriste qu'Estaline et Julien reconnurent immédiatement comme étant Bébert. Et derrière lui, bras dessus bras dessous, et deux grands sourires sur les lèvres, se tenaient Lydia Bollik et Ipal de Kolej, manifestement très joyeux.

« Tu disais ? fit Estaline en jetant à Julien un regard noir.

- Amida ! Ma chère cousine ! s'écria Ipal en lâchant un instant sa fiancée. Comment vous portez-vous depuis notre dernière rencontre ?

- Aussi bien que l'on peut se porter dans une situation semblable à la mienne, Ipal, mon cher cousin, répondit la princesse d'un ton très digne. Je ne me tromperai pas en supposant que le but de votre visite est de vous emparer des attributs de notre ancêtre, la princesse Allahva, je présume ?

- Vous ne vous trompez pas du tout, ma chère Amida, répondit Ipal en s'approchant de sa cousine, toujours tenue en respect par la mitrailleuse de Bébert. Une fois parvenu tout près d'elle, il ôta la couronne de la tête de la princesse Amida, pour la poser sur la sienne, et s'empara d'un geste brusque du sceptre qu'elle tenait à la main. Puis, ainsi paré, il se retourna vers Lydia, et lui demanda d'un ton orgueilleux :

« Eh bien ma chérie, qu'en penses-tu ? Ne suis-je pas royal ainsi ?

- Tout juste princier, mon amour, répondit Lydia d'un ton dubitatif ; et n'oublie pas que c'est à moi que tu dois ce triomphe, alors, tu me donneras sans doute une juste récompense, n'est-ce pas ?

- je t'assure, ma chérie, que dès que je serai officiellement prince, nous nous marierons, et tu seras ma princesse...

- Bien... Eh bien, il n'y a plus de temps à perdre ! Retournons à Allahva, la cérémonie aura lieu dans quelques heures !

- Et qu'est-ce qu'on fait de ceux-là, patronne ? demanda Bébert en désignant ceux qu'il tenait toujours en respect.

- Ma foi, tu pourrais les éliminer, répondit Lydia, mais j'aimerais mieux ne pas laisser de trace... Pour l'instant, on les emmène, mais si on trouve un endroit où s'en débarrasser, eh bien, on s'en débarrassera.

- C'est gentil de penser à nous comme ça, fit Maximilien.

- Très gentil même, confirma Estaline.

- Arrêtez de faire les idiots, intima Lydia, et suivez-nous si vous ne voulez pas que l'on vous élimine quand même.

- Proposé si gentiment, il n'y a vraiment aucun moyen de refuser », répondit Maximilien en emboîtant le pas à Lydia. Estaline et Julien suivirent, puis la princesse Amida la mort dans l'âme.

Coiffé de la majestueuse couronne, Ipal prit la tête du groupe, et les deux fiancés, l'acolyte et les quatre prisonniers quittèrent la proximité du rocher pour s'engager de nouveau dans la forêt profonde.

Chapitre Quatrième : les malheurs du prince Ipal

Les lianes ne se manifestèrent pas cette fois, et après avoir de nouveau affronté le redoutable ruisseau, le groupe parvint bientôt au palais campagnard de la princesse Amida, devant lequel stationnait toujours la motocyclette de Lydia.

« Bon ! s'écria soudain cette dernière. Il faut se décider ! La cérémonie a lieu dans deux heures, il faut retourner à Allahva immédiatement ! Qu'est-ce qu'on fait de ceux-là ? On ne peut pas s'en encombrer indéfiniment !

- Ne t'en fais pas, ma chérie, répondit Ipal. N'oublie pas que je suis un membre de la famille princière du Jhetupûr ; je connais ce palais comme ma poche, j'ai passé des heures à l'explorer quand j'étais enfant. Et je sais qu'il est pourvu de quelque chose qui peut nous être vraiment utile...

- Hmm ? Qu'est-ce que c'est ?

- Des oubliettes, ma chérie... Des oubliettes...

- Oh, mon amour, tu es génial ! s'écria Lydia. Allons-y tout de suite ! »

Ipal bifurqua sur sa droite, et guida le reste du groupe à travers les jardins du palais jusqu'à une parcelle de terrain visiblement dédaignée par les scrupuleux jardiniers, envahie de lianes et de mauvaises herbes de tous types, et contrastant nettement avec les alentours de buissons impeccablement taillés et de pelouses dont pas un brin d'herbe n'était plus haut qu'un autre.

Prudemment, remuant les herbes devant lui à l'aide d'un bâton trouvé par on ne sait quel hasard sur le site, Ipal s'avança dans la minuscule jungle qui se trouvait devant lui, usant d'une infinie circonspection jusqu'à ce que son bâton rencontre enfin ce qu'il cherchait, c'est à dire, rien.

« Le trou est là ! cria-t-il à l'adresse de Lydia. Pousse-moi tout ça là-dedans, qu'on en finisse...

- C'est ça, ton oubliette ? fit Lydia en jetant un coup d'oeil dubitatif dans la fosse. Ça ne m'a pas l'air bien profond... Enfin, il faut faire avec ce qu'on a. Bébert ! Au travail ! »

L'oubliette n'étant, en effet, pas très profonde, les prisonniers, soigneusement ligotés à l'aide de lianes qui abondaient dans l'endroit, tombèrent au fond sans se faire de mal ; mais les parois étaient tout de même trop hautes pour pouvoir remonter, surtout lorsqu'on avait été réduit à l'état de saucisson.

« Bonjour chez vous ! cria Lydia. Allez, viens, mon chéri, on rentre à Allahva...

- Je vous préviens ! hurla Ipal en prenant la taille de sa fiancée. Il n'est pas rares que des bêtes sauvages viennent faire un tour par ici... Vous serez un plat de choix... Ha ! Ha ! Ha ! »

Et, bras dessus bras dessous, toujours suivis par Bébert, Ipal et Lydia s'éloignèrent d'un seul pas.

« Ma parole, c'est qu'il se croit spirituel en plus, fit Estaline une fois qu'ils furent partis.

- Bon, et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Julien, qui s'était adossé contre la paroi couverte d'une plante sans doute voisine de notre lierre local. Je ne sais pas vous, mais personnellement, je n'ai pas l'intention de rester là à me faire dévorer par les fauves.

- Si Annie était là, soupira Maximilien, on n'aurait rien à craindre des fauves, c'est elle qui leur ferait peur.

- Maximilien, dit soudain une voix venue d'en haut, je vous préviens : si vous m'appellez encore une fois par mon prénom, je vous fais expédier en prison sans plus attendre !

- Ciel ! s'écria Julien. J'entends des voix ! Une divine manifestation !

- Non, répondit Estaline en jetant un coup d'oeil vers le haut, c'est juste mademoiselle la commissaire. »

C'était effectivement Annie, qui ayant constaté qu'Ipal, Lydia et Bébert s'étaient quelque peu éloignés, s'était aventurée aux abords de l'oubliette. Lorsqu'elle était rentrée de sa courte vadrouille entre les arbres, elle avait vu les quatre cinquièmes de l'expédition dans une situation critique, et elle avait courageusement entrepris de suivre Ipal et Lydia à quelque distance sur le chemin du retour, poussant l'héroïsme et la maîtrise de soi jusqu'au point de ne pas dire un mot lorsqu'il avait fallu retraverser le ruisseau. (Même si elle n'en pensait pas moins.)

« Comment ça va, en bas ? demandait-elle présentement à l'adresse des malheureux prisonniers de la fosse.

- Cela irait mieux si on pouvait bouger, protesta Julien.

- Bon ! bon ! fit Annie. Une minute ! C'est solide, ces lianes ?

- Voyez vous-même », répondit Estaline en désignant du regard celles qui enserraient ses bras et ses jambes.

Entendant cette confirmation, Annie saisit dans la main une des lianes qui pendaient d'un arbre avoisinant, et tira d'un coup sec dessus pour la briser net. Cela fait, elle en attacha une extrémité à une branche, et, se servant de l'utile végétal comme d'une corde, se laissa descendre au fond de l'oubliette. Une fois en bas, elle entreprit naturellement de libérer les membres de l'expédition.

« Tiens, fit remarquer Maximilien lorsqu'il eut retrouvé l'usage de sa mobilité, on dirait que pour une fois, ce n'est pas moi qui vous tire de l'embarras. »

Annie voulut lui répondre quelque chose, mais elle se tut subitement lorsqu'elle se rendit compte qu'il avait raison.

« Bon ! passons ! dit-elle très dignement. Il s'agirait de ne pas traîner ici. »

La liane qui s'était montrée si pratique pour descendre se révéla tout aussi utile pour remonter, et bientôt tous pouvaient contempler d'en haut la sinistre oubliette.

« Bon, on est sauvé, c'est déjà ça... dit Estaline.

- Oui, mais il reste cette histoire de couronne à régler, fit remarquer Julien. Car je ne crois pas que Son Altesse soit disposée à laisser son infâme Ipal de cousin devenir prince du Jhetupûr à sa place.

- Certainement pas, soupira la princesse Amida, mais à l'heure qu'il est, il doit déjà être en route pour Allahva...

- Non, répondit Annie. Comme il reste encore un peu de temps avant la cérémonie, Lydia et lui sont allés visiter le palais, puisqu'ils sont sûrs qu'il va bientôt leur appartenir; et ils ont laissé la moto à la garde de Bébert.

- Bébert ? répéta Maximilien. Alors, tout n'est pas perdu... Réfléchissons, quelqu'un a une idée ? »

A vrai dire, personne n'en avait. Estaline contemplait ses pieds et semblait y trouver un intérêt certain ; Annie observait avec attention le vol d'un hypothétique insecte dans le bleu du ciel; la princesse Amida semblait serrer le poing sur un sceptre inexistant; quant à Julien, qui jetait des coups d'oeil sur le paysage environnant, il chercha à détourner la conversation, en désignant soudain, une vulgaire branche laissée à terre par une impardonnable négligence de quelque jardinier :

« Tiens ? Vous ne trouvez pas qu'il ressemble à la mitraillette de Bébert, ce bout de bois ?

- Julien ! protesta Annie. On te parle de trône et d'avenir du Jhetupûr, et tu nous parles de bouts de bois !

- Attendez ! s'écria soudain Estaline en prenant la posture de quelqu'un qui a été touché par une illumination géniale. Cette branche me donne une idée... Ecoutez bien, on pourrait sans doute en faire quelque chose... »

Adossé à la motocyclette de sa patronne, Bébert, la mitraillette à la main, ruminait des pensées assassines. Grmbl ! C'était toujours pour lui, les corvées ! Jouer les chiens de garde pendant que Lydia et Ipal faisaient du tourisme, vous parlez si c'est réjouissant ! Qu'est-ce qui l'empêchait de donner sa démission, après tout ? Au point où il en était, rien ne lui garantissait de toute façon qu'il toucherait le cachet convenu à la fin de l'histoire...

Il sentit soudain dans son dos la pointe d'un objet qui aurait parfaitement pu être une arme quelconque. Instinctivement, il leva les mains (et la mitraillette) au ciel, et, tremblant de peur, se risqua à demander :

« Qu'est-ce que c'est !

- Ben voyons ! répondit une voix derrière lui. Tu ne m'as pas reconnu ? C'est moi ! Comment ça va depuis la dernière fois ?

- Où.. où as-tu trouvé cette arme ? bégaya le pauvre Bébert.

- Quelle question ! répondit Maximilien C'est ta mitraillette ! Je viens de te la voler...

- Ma mitraillette, répéta machinalement Bébert. Puis il réagit tout à coup : Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je l'ai dans la main, ma mitraillette !

- Non, répondit Maximilien en s'emparant vivement de l'arme sur laquelle Bébert avait, dans ce bref moment d'inattention, relâché son étreinte. Plus maintenant !

Là, Bébert, qui n'était tout de même pas si bête qu'il n'en avait l'air, comprit soudain qu'il s'était fait posséder, mais il était trop tard : la mitraillette avait changé de mains.

« Allez, remets les mains en l'air ! répéta Maximilien en laissant tomber le morceau de bois qu'il avait pointé dans le dos de Bébert. Il était temps que toi aussi tu saches ce que c'est d'être dans cette situation !

Bébert obéit. C'était effectivement la première fois qu'il se trouvait de l'autre côté de l'arme, mais son bon sens lui conseillait de ne pas envenimer la situation en n'en faisant qu'à sa tête.

Bientôt, Annie sortit des buissons, suivie d'Estaline, de Julien et de la princesse Amida.

« Félicitations, dit mademoiselle la commissaire. Vous ne vous êtes pas mal débrouillé du tout, il faut en convenir.

- Ne me déconcentrez pas ! coupa Maximilien. Il faut beaucoup de concentration pour me retenir de décharger cet engin sur cette canaille de Bébert... N'est-ce pas Bébert ?

- Euh-euh-ou-ou-oui... » balbutia le pauvre Bébert qui était paralysé de peur (franchement, ça se comprend !).

Et lorsque Ipal et Lydia, bras dessus bras dessous, revinrent de leur visite du château, la tête pleine de projets d'avenir, ils eurent la surprise de découvrir leur fidèle acolyte les mains levées au ciel comme pour tenter de décrocher le soleil, tandis que ceux qu'ils pensaient prisonniers de la fosse du fond du jardin se tenaient de part et d'autre de l'engin, un grand sourire aux lèvres.

« Tiens ! fit Estaline qui s'était confortablement installée sur le guidon de la motocyclette, voilà Lydia et Ipal ! Les mains en l'air tout le monde...

Trop abasourdis par ce brusque renversement de situation pour songer à poser des questions, les deux fiancés obtempérèrent. Mais Lydia jeta à Bébert un regard noir qui dissipa tous les doutes du pauvre acolyte concernant son cachet.

Quant à Ipal, il resta là, incapable de réfléchir à quoi que ce soit. Il n'était pas bien difficile de s'apercevoir que son plan génial avait échoué lamentablement.

« Je suis nul ! soupira-t-il.

- Mais non, mais non, mon pauvre Ipal, fit Annie avec compassion. Mais si vous vouliez bien rendre de vous-même sa couronne à Son Altesse, elle vous en serait reconnaissante; il semble que sa taille soit insuffisante pour qu'elle puisse la prendre elle-même sur votre tête comme vous l'avez fait. »

En ronchonnant contre cette nouvelle humiliation, Ipal ôta de sa tête la couronne princière et la tendit à la princesse qui accueillit le présent avec un grand sourire.

« Merci beaucoup, mon cousin ! s'écria-t-elle avant de s'en coiffer.

- Y a pas de quoi », soupira tristement le prince déchu. Il se rapprocha de sa fiancée comme s'il espérait en obtenir quelque consolation; mais Lydia ne prononça pas un mot, se contentant de regarder fixement l'horizon.

« Bon ! fit Julien en consultant sa montre. il serait peut-être temps de rentrer à Allahva si on veut être à l'heure à la cérémonie.

- Mon Dieu ! s'exclama soudain la princesse Amida. j'ai oublié de dire à mon chauffeur de venir nous chercher ! Nous sommes bloqués ici !

- Pas forcément, dit Estaline en désignant du bout du pied le siège de la motocyclette sur le guidon de laquelle elle était toujours assise.

- La moto ? fit Annie d'un air dubitatif. Tu crois qu'elle pourra porter cinq personnes ?

- Si elle a pu porter Bébert, répondit Estaline, elle pourra nous porter, Ju, Son Altesse et moi, non ?

- Logique implacable, dit Annie. Tout le monde à bord, je conduis ! Lâchez votre mitrailleuse, Maximilien, elle va nous encombrer.

- Oh ? Mais je m'y étais attaché, moi...

- Eh bien, tant pis. Montez, nous n'avons pas de temps à perdre. »

Avec un dépit compréhensible, Maximilien jeta l'engin dans une mare avoisinante, où elle retomba avec un plouf assourdissant.

Une fois tout le monde passablement installé sur la motocyclette ou dans le side-car, Annie démarra avec un brio qui prouvait que c'était bien la première fois qu'elle était aux commandes d'un tel engin. Et, tandis que Lydia, Ipal et Bébert restaient là sans rien trouver à dire, la motocyclette disparut dans un nuage de poussière.

A sept heures moins dix, toute la population d'Allahva, les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards et quelques chiens qui examinaient avec curiosité cet attroupement, était rassemblée sur la grand-place au pied de l'imposant palais princier. Depuis cinq cents ans, aucun Allahvien, aucune Allahvienne n'avait jamais oublié la date ni l'heure de la cérémonie ; mais cette fois-là, la foule donnait l'impression d'être plus nombreuse encore que la dernière fois. La princesse Amida était particulièrement aimée des Jhetupûriens, et personne n'eût souhaité qu'elle n'apparût pas à l'heure dite au balcon du palais, coiffée de la couronne d'Allahva. C'est pourquoi, à sept heures moins cinq, de nombreux Allahviens consultaient leur montre avec anxiété, le balcon restant toujours désespérément désert.

A sept heures moins deux, l'anxiété était générale. Si la princesse Amida ne se montrait pas, qui serait souverain du Jhetupûr après elle ?

A sept heures moins une, il ne restait plus dans toute la population que deux ou trois insensés à espérer encore l'apparition de la princesse. Le reste avait renoncé. Quelques-uns étaient même déjà rentrés chez eux.

A sept heures moins trente secondes, un léger bruit venu d'en haut fit lever la tête à tout ce qui restait de la foule¹. Une rumeur secoua l'assemblée comme le vent secoue la mer plate.

A sept heures moins vingt-cinq secondes, la porte du balcon s'ouvrit, et la princesse Amida apparut à la vue des Allahviens. Elle n'avait pas pris le temps d'enfiler une robe de cérémonie; celle qu'elle portait était couverte de boue et de poussière ; sa coiffure ressemblait à celle d'un épouvantail ; son visage était sale et fatigué ; mais elle était coiffée de la couronne de la princesse Allahva, et elle avait à la main son sceptre, et c'était tout ce qui était nécessaire pour que, lorsqu'elle leva le bâton torsadé au ciel avec un sourire radieux, éclatât dans Allahva la plus forte, la plus enthousiaste, la plus extraordinaire acclamation de l'histoire du Jhetupûr, qui fut, au dire des témoins, entendue à quinze kilomètres à la ronde par les paysans des alentours.

¹ D'après l'Institut Princier des Sondages du Jhetupûr, on aurait recensé depuis cinq cents ans environ deux millions trois cent cinquante-cinq mille quatre cent soixante-deux torticolis dus à la tradition de la princesse Allahva.

Chapitre Cinquième : Séparations et rapprochements

Une heure plus tard, le calme était revenu dans la capitale enfiévrée, et le soir tombait sur les maisons qui commençaient à s'éclairer les unes après les autres. Le palais princier ressemblait à présent à une sombre masse endormie; et rien n'aurait pu faire deviner à un individu nouvellement arrivé qu'on y préparait la plus grande fête de la décennie.

Dans leurs chambres respectives, les membres de l'expédition se délassaient de leur aventure de l'après-midi. La princesse Amida, après avoir enfermé la couronne et le sceptre dans le coffre-fort le plus sûr du pays, le sien, était allée prendre un bon bain chaud afin de redevenir présentable ; quant à Estaline et Julien, ils s'étaient retirés dans leur chambre, et, allongés sur leurs lits respectifs, ils discutaient dans le calme des événements de la journée.

- En tout cas, fit Julien en s'affalant sur son oreiller, moi, je suis vidé ! Pompu ! Crevé ! harassé ! Et il faudrait encore que j'aille au banquet que la princesse donne ce soir en l'honneur de sa légitimité au trône ? Non, c'est décidé, toute Altesse qu'elle soit, elle se passera de moi. Ce soir, je dors, et aucune force au monde ne saura m'en empêcher !

- Tu es sûr ? demanda Estaline, qui fixait le ciel de son lit, allongée sur le dos. Nous sommes quand même invités d'honneur ! Et il y aura sûrement des quantités de bonnes choses à manger... et moi, j'y vais.

- Ah bon ? s'écria Julien en se redressant brusquement. Dans ce cas.. pour faire plaisir à Son Altesse... j'irai ! Mais tu me réserves la première danse ?

- Entendu, entendu, répondit Estaline en riant. Maintenant, dors, si tu veux ! La réception ne commence qu'à neuf heures. »

Julien ne se le fit pas dire deux fois. Une minute plus tard, il dormait comme une souche de bois. Estaline ne tarda d'ailleurs pas à l'imiter, après avoir ordonné à son réveil de sonner à neuf heures moins le quart, et bientôt, la chambre était complètement silencieuse.

Bientôt, après avoir descendu quelques escaliers, remonté d'autres, et traversé d'interminables couloirs qui n'avaient rien à envier au labyrinthe du roi Minos, la commissaire Annie Mallier faisait une entrée remarquée dans la salle de bal du palais, où se trouvait déjà toute la foule de ceux qui avaient mis moins d'une demi-heure pour y arriver.

Guidée par sa remarquable intuition, la nouvelle héroïne nationale trouva tout de suite parmi la foule la princesse Amida, qui avait revêtu, bien sûr, une nouvelle robe plus digne d'être portée lors d'un banquet officiel et qui, entourée d'une nuée de courtisans empressés, tentait tant bien que mal de répondre à toutes les questions de cet essaim bourdonnant. Préférant se soustraire à cet interrogatoire, Annie s'éloigna discrètement de la princesse, s'empara d'une flûte de champagne sur le buffet, et repartit à l'aventure dans la jungle des courtisans, se fiant toujours à son intuition pour se repérer dans

la masse. Cette fois, elle estima avoir eu moins de chance, car elle tomba bientôt sur Maximilien, ce dont elle se serait bien passée. Il avait revêtu un costume fort élégant, qu'il assura avoir emprunté à un riche parent de la princesse (lequel, pour sa part, devait sans doute tout ignorer de cet emprunt).

« Tiens ! Annie ! Que vous êtes belle, ce soir !

- Pour la trois mille cinq cent quarante-septième fois, s'emporta Annie, appelez-moi mademoiselle la commissaire et je me passe de vos compliments ! »

Elle allait ajouter encore une remarque percutante, mais Maximilien fut sauvé par le gong, celui qui sonna soudain dans la salle de bal pour faire le silence dans l'assemblée : la princesse Amida allait prononcer un discours. Un garde du corps solidement bâti l'avait soulevée pour la poser sur une table, ce qui était nécessaire pour que tout le monde pût la voir; et ce fut ainsi surélevée qu'elle prit la parole.

Je me permets de supposer que tous mes lecteurs ont déjà entendu un discours officiel au moins une fois dans leur vie ; qui n'a jamais eu l'envie, au moment où ces paroles solennelles emplissaient une salle, d'accélérer le temps pour atteindre plus vite le moment où l'orateur se tarirait et où le buffet serait enfin accessible, récompense après l'effort ? Mais s'il est hélas impossible dans la réalité de modifier l'imperturbable trajectoire des aiguilles du Temps, c'est tout à fait faisable dans un récit. Je vous épargnerai donc le discours que prononça la princesse Amida, et me contenterai de préciser qu'il fut long, solennel, qu'y figurèrent une bonne dose de remerciements à l'égard d'Annie, d'Estaline, de Julien et de Maximilien, et qu'il fut prononcé intégralement en jhetupûrien, ce qui le rendit totalement inaccessible à ses quatre principaux destinataires.

Alors que justement on parlait d'eux, Estaline et Julien, qui à force de passer le temps en dormant avaient fini par oublier de se réveiller, arrivèrent en courant dans la salle de bal, revêtus de leurs beaux atours.

« Zut ! pesta Julien. C'est commencé !

- De quoi te plains-tu ? lui fit remarquer Estaline. On a coupé à une bonne partie du discours ! »

Comme pour confirmer ces paroles, au même moment, la princesse Amida se tut, et la salle fut submergée aussitôt d'une effroyable tempête d'applaudissements plus ou moins sincères.

Aussitôt le moment solennel passé, la cour se détendit et une vague de mouvements passa sur la salle. Dans le flux des courtisans se dirigeant dans toutes les directions, Estaline et Julien furent séparés ; et Annie eut le plaisir de voir disparaître Maximilien derrière une vague de nobles dames papotantes.

Du point de vue de tous, cette réception fut une fête très réussie et très diverse ; elle fut même l'occasion d'un scandale notable, lorsqu'un collier de perles d'une valeur inestimable, qui était censé se trouver au cou de l'archiduchesse Katarena, une vieille tante de la princesse, fut retrouvé mystérieusement dans la poche de Maximilien.

Extrêmement embarrassé (cela se comprend), celui-ci avança la déformation professionnelle et la force de l'habitude, bredouilla une quantité innombrable de plates excuses, restitua le collier à sa propriétaire, puis, comme il détestait être le point de mire d'une assemblée, s'éclipsa discrètement pour quitter la salle de bal alors qu'Annie, qui se jugeait responsable de lui, lui jetait un regard d'une noirceur effrayante. Il va sans dire qu'à ce moment-là, tous les flux de courtisans convergeant vers ce

centre d'intérêt, Estaline et Julien s'y retrouvèrent ; Julien attrapa alors la main de son amie, et se jura de ne plus la lâcher de la soirée.

Et c'est ce qu'il fit ; notamment lorsqu'on donna le signal de la danse et que l'orchestre se mit à jouer. Galamment, il invita alors Estaline, qui accepta gracieusement l'invitation avec une révérence fort stylée, et le couple ainsi formé partit sur la piste de danse avec une certaine aisance naturelle (insuffisante cependant pour éviter de percuter quelques autres couples qui tourbillonnaient sur le parquet).

« En fait, une valse, fit remarquer Julien, c'est la même chose qu'une partie de flipper, à peu près...

- Sauf que, fit remarquer judicieusement Estaline en exécutant une figure artistique semi-réussie, ici, on ne marque pas de points lorsqu'on rentre dans les autres gens... c'est plutôt le contraire !

- Si tu veux... Comment est-ce que tu trouves la fête ?

- Très réussie. Enfin, on a bien droit à ça, non ? Avec tous les risques qu'on a pris... Pense qu'on a failli y rester ! Sans mademoiselle la commissaire...

- Enfin, reprit Julien en tentant de faire tourner sa partenaire, l'essentiel est que tout se soit bien terminé non ? Tout est bien qui finit bien...

- Tout est bien qui finit bien... répéta Estaline en exécutant tant bien que mal le mouvement. ... Mais pas pour tout le monde ! »

En effet, à des kilomètres et des kilomètres d'Allahva, sous la masse imposante d'un palais de campagne silhouetté en ombre chinoise par la lumière fantomatique du clair de lune, au milieu des mille bruits et chants mystérieux qui accompagnent toutes les nuits du monde, l'ambiance n'était pas vraiment à la fête. Cette nuit-là, effectivement, maints animaux forestiers en vadrouille autour du palais purent entendre des sons assez peu courants à cette heure dans les jardins abandonnés :

« Incapable ! Incapable ! Triple incapable ! Ah, comment ai-je bien pu tomber amoureuse d'un incapable ?

- Incapable, moi ? A qui la faute si tes plans géniaux ont échoué ? Tu aurais tout de même pu t'apercevoir qu'on n'avait pas fait prisonnier tout le monde ! Si tu avais eu un peu plus de cervelle, je serais prince du Jhetupûr à l'heure qu'il est !

- En tout cas, moi, je refuse de rester avec un minable qui n'est même pas capable d'éliminer de sa route une gamine ! Je demande le divorce !

- Mais nous ne sommes même pas encore mariés !

- M'en moque ! Je m'en vais ! Si tu as encore envie de devenir prince, fais ce que tu veux, trouve-toi une autre fiancée, mais ne compte plus pour moi pour t'aider !

- Eh bien, bon débarras ! Et que je ne te revoie plus !

- Ne compte pas là-dessus ! Adieu, incapable ! »

Une silhouette sombre s'éloigna d'un pas énergique. Un bref instant, la lune se voila et une ombre passa sur le paysage. Sans doute l'astre d'argent s'était-il désintéressé du spectacle...

« Ding, dong !

- Les passagers à destination de la France sont priés de se rendre dans la salle d'embarquement numéro 2 !

- Adieu, Allahva ! s'écria Estaline, prise d'une soudaine vague d'inspiration poétique. Adieu, Jhetupûr, lieu de tant d'aventures et de tant de merveilles ! Je me souviendrai toujours de toi !

- Oui, ça va, merci ! fit Julien en la tirant par le bras. Si tu continues à faire des adieux larmoyants, nous allons finir par rater l'avion ! Vous venez, mademoiselle la commissaire ?

- Attendez, répondit Annie qui inspectait les alentours, j'ai encore perdu Maximilien. Vous n'avez pas une idée d'où il aurait pu passer ?

- Non...

- Bon. Attendez ici, je vais le chercher. Je risque de me faire regarder de travers par mes supérieurs si je leur apprends que j'ai égaré un prisonnier ! »

Annie laissa ses valises à Estaline et s'éloigna d'un pas énergique, en grommelant des paroles inintelligibles.

Après une minute de recherches actives dans le hall de l'aéroport, elle finit par dénicher Maximilien, qui s'était installé sur un banc et qui regardait fixement devant lui, d'un air rêveur.

« Ah ! Vous êtes là ! Cela fait une heure que je vous cherche ! (Annie avait quelquefois une légère tendance à l'hyperbole, qui, cependant, ne diminuait nullement le nombre de ses qualités). Qu'est-ce que vous fichez encore là ? je comprendrais que vous essayiez de vous évader et de disparaître dans la nature, après tout, il est tout à fait normal que vous n'ayez pas envie de retourner en prison, mais même dans ce cas, ce n'est pas en restant ici que...

- Justement, interrompit Maximilien sans cesser de fixer le vide. Je vais retourner en prison, c'est cela ?

- Ma foi, oui, je suppose, répondit Annie, un peu désorientée par la question. Vous êtes un criminel, après tout. Mais je ne vois pas en quoi cela vous ennuie, puisque vous allez encore vous évader le lendemain de votre incarcération, à mon avis.

- Mouais... Vous avez raison, en quelque sorte... Mais c'est pas une vie, de s'évader sans arrêt, vous pensez.

- Eh ! C'est la rançon de la malhonnêteté, que voulez-vous ? Vous n'aviez qu'à choisir un métier plus convenable !

- Parce que vous croyez que j'ai eu le choix ? Enfin, c'est trop tard maintenant. Vous m'avez bien vu l'autre jour, avec le collier de l'archiduchesse... J'ai dû vous faire honte devant toute la Cour, non ?

- Allons ! Pensez-vous...

- Mais si, mais si, j'en suis sûr ! Vous devez me détester, je parie ?

- Mais qu'est-ce qui vous fait dire cela, à la fin ?

- J'en suis sûr, quoi ! J'ai tout fait pour vous casser les pieds, ces temps-ci... Et j'ai bien vu comme vous m'évitiez... et puis, comme vous l'avez dit je ne sais plus quand, je ne suis qu'un voleur, et vous êtes commissaire de police, ça doit suffire, non ?

- Mais qu'est-ce que vous racontez ? d'accord, j'avoue que vous savez être très énervant quand vous le voulez, quelquefois même horripilant, mais de là à vous détester... non, pas du tout !

- Vous dites ça pour me faire plaisir !

- Mais enfin, qu'est-ce qu'il faut que je dise pour vous remonter le moral ? Que vous le vouliez ou non, vous n'êtes pas du tout détestable, vous êtes... comment dirais-je... vous êtes quelqu'un, voilà ! Et pour tout dire... si vous restez en prison... vous allez... vous allez me manquer, voilà tout.

- Vraiment ?

- Si je vous le dis. Enfin, j'espère que vous pourrez avancer les services rendus à Son Altesse pour vous faire libérer... mais si vous n'y parvenez pas... est-ce que vous pourrez... hem... est-ce que vous pourrez vous évader de temps en temps pour me rendre visite ?

- Allons bon ! C'est vous qui dites ça ?

- Bien sûr que c'est moi, idiot. Maintenant venez, je n'ai pas l'intention de manquer notre avion.

- Moi non plus, rassurez-vous. Vous me suivez, *Annie* ?

- J'arrive... »